



HAL
open science

La Trinité-des-Monts dans la République romaine des sciences et des arts

Pascal Dubourg Glatigny, Antonella Romano

► **To cite this version:**

Pascal Dubourg Glatigny, Antonella Romano. La Trinité-des-Monts dans la République romaine des sciences et des arts. Mélanges de l'École française de Rome - Italie et Méditerranée, 2005, La Trinité-des-Monts dans la "République romaine des sciences et des arts". Langue, langages et question nationale en Italie., 117 (1), pp.7-43. halshs-00452170

HAL Id: halshs-00452170

<https://shs.hal.science/halshs-00452170>

Submitted on 3 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La Trinité-des-Monts dans la "République romaine des sciences et des arts»

Pascal Dubourg-Glatigny, Antonella Romano

Résumé

Plus qu'une introduction aux contributions qui composent ce dossier, l'article propose une première série de réflexions sur les Minimes français et leur activité au sein de la vie scientifique et artistique romaine, entre XVII^e et XVIII^e siècle. Au-delà de quelques figures déjà identifiées par l'historiographie religieuse ou des sciences (Maignan, Saguens, Jacquier notamment), il cherche à interroger la dimension identitaire d'un engagement profond dans les débats philosophiques, mathématiques et technico-artistiques romains de cette période. Les intérêts partagés pour les sciences mixtes, le caractère massif de l'engagement anti-aristotélicien relèvent-ils de logiques institutionnelles (une formation des Minimes ordonnée autour de quelques principes épistémologiques clairement énoncés par exemple) ? Renvoient-ils à une culture « nationale » (les principaux savants français de l'ordre des Minimes entretenant un lien privilégié avec des écoles philosophiques anti-aristotéliennes et portées par le cartésianisme au XVII^e siècle ou par les philosophes des Lumières dans la période postérieure) ? Sont-ils l'effet de micro-conjonctures qui auraient attiré vers Rome des savants originaux ? Sans prétendre résoudre cette question, l'article entend s'inscrire dans une réflexion plus large sur la participation des ordres religieux à la « révolution scientifique », qui engage elle-même les rapports entre monde catholique et science moderne.

Citer ce document / Cite this document :

Dubourg-Glatigny Pascal, Romano Antonella. La Trinité-des-Monts dans la "République romaine des sciences et des arts». In: Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée, tome 117, n°1. 2005. La Trinité-des-Monts dans la «République romaine des sciences et des arts». Langue, langages et question nationale en Italie. pp. 7-43;

doi : <https://doi.org/10.3406/mefr.2005.10168>

https://www.persee.fr/doc/mefr_1123-9891_2005_num_117_1_10168

Fichier pdf généré le 25/02/2020

**LA TRINITÉ-DES-MONTS DANS LA
«RÉPUBLIQUE ROMAINE DES SCIENCES ET DES ARTS»**

PASCAL DUBOURG GLATIGNY ET ANTONELLA ROMANO

**LA TRINITÉ-DES-MONTS
DANS LA «RÉPUBLIQUE ROMAINE
DES SCIENCES ET DES ARTS»**

L'organisation d'une journée d'étude*, puis d'une publication, sur la Trinité-des-Monts tient à la conjonction de deux dynamiques. La première est liée à l'actualité de la ville, les travaux de restauration d'un des plus beaux complexes conventuels de Rome¹. L'autre est le programme de l'École française de Rome consacré à la «Genèse de la culture scientifique européenne : Rome entre Renaissance et Révolution»². Lancé en 2001, il

* Nous saisissons l'occasion de cette introduction pour remercier le Père Rocco Benvenuto pour l'accueil qu'il nous a fait à Paola, alors qu'il était encore le responsable des archives, auprès du sanctuaire de l'ordre. Depuis cette date, sa collaboration et sa disponibilité n'ont jamais cessé, malgré l'importance de ses charges pastorales. Nos remerciements vont également à Marianne Le Blanc, qui a conçu la rencontre de Rome avec nous et participé activement aux discussions qui ont abouti à ce texte.

Abréviations : *Bolletino Ufficiale dell'Ordine dei Minimi* : BUOM.

¹ Voir le catalogue de l'exposition qui a accompagné l'inauguration des bâtiments rénovés Y. Bruley (dir.), *La Trinité-des-Monts redécouverte : arts, foi et culture*, Rome, 2002, auquel certains des participants de la rencontre organisée à l'École française de Rome ont apporté leur contribution.

² Ce programme, inscrit dans les activités de recherche de l'École française de Rome, réunit une équipe franco-italienne autour du thème de la vie scientifique à Rome à l'époque moderne. Cette équipe, devenue une A.C.I. du ministère de la Recherche en 2002, croise des perspectives différentes en histoire intellectuelle, histoire institutionnelle, histoire sociale, histoire des concepts, histoire de l'éducation, histoire religieuse, etc., à partir de compétences spécifiques dans un champ donné de l'histoire des sciences. L'une des originalités du groupe de travail tient dans la réunion inédite de ces compétences : Jean-Marc Besse (Paris, C.N.R.S.), Andrea Carlini (Genève, Faculté de médecine), Antonio Clericuzio (Università di Cassino), Maria Conforti (Rome, Biblioteca Lancisiana), Luisa Dolza (Università di Torino), Maria Pia Donato (Università di Cagliari), Pascal Dubourg Glatigny (Paris, C.N.R.S.), Federica Favino (Villa I Tatti, Florence), Laurent Pinon (Paris, E.N.S. Ulm), Giovanni Pizzorusso (Università di Chieti), Silvia de Renzi (Londres, Open University), Antonella Romano, chef de projet (Paris, C.N.R.S.). Pour une première présentation de

Pascal Dubourg Glatigny et Antonella Romano, Centre Alexandre-Koyré – Pavillon Chevreul, 57 rue Cuvier, F 75231, Paris cedex 05.

est né d'un double constat : d'une part, la « révolution scientifique », point de départ de la science moderne, fonde l'identité européenne, jusque dans sa dimension expansionniste³. D'autre part, Rome constitue un espace unique pour étudier cette genèse : susceptible de revendiquer un statut de capitale universelle pendant presque deux millénaires (capitale d'abord de l'Empire romain, puis de la Chrétienté, puis de la Catholicité), elle présente des structures sociales et intellectuelles d'une richesse exceptionnelle, en particulier entre Renaissance et Révolution, qui ont permis l'accumulation de livres, d'instruments, d'inventaires d'un monde toujours plus vaste. Or, la connaissance qu'on en a aujourd'hui est presque totalement inexistante, tant l'histoire des sciences a été soumise aux exigences d'une discipline enfermée dans des logiques idéologiques, qu'elles soient anticléricales, nationalistes ou hagiographiques, ayant privilégié les hauts lieux ou les grands hommes de la science. Le moment était donc venu de reprendre le dossier de la culture scientifique européenne de l'époque moderne, sous l'angle de Rome et du monde catholique dans le processus d'engendrement de la modernité et les premières rencontres organisées par le groupe de recherche ont permis d'aborder une première série de problèmes sur ce dossier particulièrement riche.

L'une des questions qui rendaient intellectuellement pertinente l'organisation d'une rencontre sur la Trinité-des-Monts est celle de la participation des ordres religieux à l'activité scientifique. Si cette participation est sous-évaluée par l'historiographie d'une manière générale⁴, il convient de

la problématique, voir *Roma moderna e contemporanea*, numéro thématique *Roma e la scienza*, A. Romano (dir.), IX, 3, 1999. Les travaux du groupe de recherche ont fait l'objet d'une première publication, *La culture scientifique à Rome à la Renaissance*, dans *MEFRIM*, 114, 2, 2002, p. 467-605, suivie d'un second dossier dans *MEFRIM*, 116, 2, 2004, p. 397-498.

³ On postule ici qu'il ne s'agit pas seulement de fonder l'identité européenne sur le plan scientifique, mais aussi la dimension impérialiste de cette identité, dans la mesure où le processus de domination politique de l'Europe sur le monde se traduit aussi par une domination scientifique et technique. À ce titre, la « révolution scientifique » a généré un type particulier de rapports entre science et société, entre scientifiques et citoyens, comme en témoigne la situation actuelle. Interroger les fondements de la culture scientifique européenne revient donc à s'offrir les outils d'une meilleure compréhension des besoins actuels d'un monde confronté à des questions scientifiques aux enjeux de plus en plus complexes et lourds de conséquences.

⁴ On peut évoquer, à titre de contre-exemple, D. O. Hurel et G. Laudin (dir.), *Académies et sociétés savantes en Europe, 1650-1800*, Paris, 2000, dont une partie entière est consacrée aux ordres religieux dans la sociabilité académique, ou B. Dompnier et M.-H. Froeschlé-Chopard (dir.), *Les religieux et leurs livres à l'époque moderne*, Clermont-Ferrand, 2000.

souligner combien, pour Rome, une telle absence est problématique. On rappellera en effet qu'une des composantes principales de la population romaine, tout au long de l'époque moderne, est le clergé qui donne ainsi à la ville ses caractéristiques démographiques et sociales propres. Cette composante démographique a souvent été relevée par les voyageurs qui, dans leurs récits, ne manquent pas de noter la présence massive de l'habit noir dans le paysage urbain⁵. Aussi, en termes de sociologie de la vie intellectuelle et scientifique, implique-t-elle la participation active des membres du clergé, séculier comme régulier, aux différentes activités qui s'y déroulent.

L'exemple des Jésuites en est le plus représentatif et le plus significatif, dans la mesure où il permet de prendre la mesure de l'éventail des activités intellectuelles et culturelles dans lesquelles ils se trouvent impliqués : on peut pour cela prendre appui sur le plan de Rome diffusé au début du XVII^e siècle, la *Roma ignaziana*⁶, qui mêle dans la représentation topographique originale, une conception universelle de l'apostolat (de l'accompagnement spirituel des prostituées à la formation intellectuelle du clergé) et une stratégie d'occupation de l'espace urbain où dominent les lieux d'enseignement constituant autant d'espaces de sociabilité scientifique⁷. Puis, tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, l'activité importante et visible de personnalités jésuites dans la « République romaine des sciences et des arts », tels Andrea Pozzo ou Athanasius Kircher, n'a fait que renforcer l'image d'une ville dominée par les compagnons d'Ignace, bientôt assimilés à des comploteurs par les représentants de la culture des Lumières⁸. Écoles, académies, salons, entreprises journalistiques comptent avec les Jésuites qu'ils soient mathématiciens, savants, lettrés...

Si la Compagnie de Jésus est parvenue, notamment pour Rome, à don-

⁵ Voir M. Caffiero, M. P. Donato et A. Romano, *De la catholicité post-tridentine à la République Romaine. Splendeurs et misères des intellectuels courtisans*, dans J. Boutier, B. Marin et A. Romano (dir.), *Naples, Rome, Florence. Une histoire comparée des milieux intellectuels italiens (XVII^e-XVIII^e siècles)*, à paraître.

⁶ A. P. Frutaz (éd.), *Le piante di Roma*, II, Rome, 1952.

⁷ L'exemple du Collegio Romano et de son académie de mathématiciens a été mis en évidence par U. Baldini, *Saggi sulla cultura della Compagnia di Gesù (secoli XVI-XVIII)*, Padoue, 2000, p. 49-97. Voir aussi A. Romano, *La contre-réforme mathématique. Constitution et diffusion d'une culture mathématique jésuite à la Renaissance (1560-1640)*, Rome, 1999 (BEFAR, 306), chap. 3.

⁸ On renverra ici aux virulentes attaques du mathématicien Paolo Frisi contre les Jésuites et leurs postures scientifiques, dans les années 1770 : voir ses *Elogi di Galileo Galilei e di Bonaventura Cavalieri*, Milan, 1778.

ner cette image largement retransmise même par l'historiographie la plus récente, on aurait tort d'en faire le seul ordre religieux à occuper la « République des sciences et des arts » : un des objectifs du programme de recherche sur la culture scientifique romaine à l'époque moderne est de contribuer à l'étude de l'ensemble des acteurs, laïcs et clercs, qui en sont partie prenante et vise à construire une cartographie des « lieux de la science »⁹ pour cet espace singulier. Rome s'offre en effet comme un laboratoire privilégié pour étudier la question des rapports entre science et religion, de la participation des ordres religieux à la « révolution scientifique ».

Parmi les acteurs religieux, les Minimes doivent retenir notre attention. En effet, le couvent de la Trinité-des-Monts, installé aux limites de la ville sur la colline du Pincio, est très vite reconnu par les contemporains, Romains ou étrangers. Ce lieu, dont la récente restauration a permis de redécouvrir l'importance, loin d'être uniquement l'un des plus beaux espaces conventuels de l'*Urbs*, – relié à l'une de ses plus belles places par un escalier monumental, construit au XVIII^e siècle, qui forge aujourd'hui encore l'image de la ville –, s'est aussi imposé dans les sources pour sa bibliothèque et ses savants, comme on le rappellera plus loin. À cet égard, comme c'est le cas pour d'autres « lieux de la science », il s'agit moins d'un espace clos, – même si sa nature conventuelle délimite des zones plus ou moins ouvertes et une frontière entre ce qui est à l'intérieur, qui est aussi à l'intérieur de l'ordre, et l'extérieur, séculier –, que d'un espace d'échanges, entre clercs et laïcs, entre France et Rome, où le patronage français prend tout son sens. En effet, la communauté minime de la Trinité-des-Monts est française, ce qui met, comme dans beaucoup d'autres lieux romains, tels les collèges nationaux, la question de la circulation au cœur de la réflexion : circulation d'hommes, d'idées, de livres, de cultures. Avec ses savants, sa bibliothèque, ses installations gnomoniques, le couvent des Minimes de France invite à reprendre la question de la culture scientifique de la première modernité. L'un des objectifs de cette introduction serait, à partir des sondages et incursions qu'offre cet observatoire, mais aussi plus généralement le parcours de certains de ses membres, de contribuer à une réflexion sur les Minimes entre science et art, entre modernité et Lumières. Il s'agit d'une ini-

⁹ On entend ici par « lieux de la science » tous les espaces urbains, formels et informels, dans lesquels et autour desquels se construit un échange de données et de pratiques qui mobilisent des savoirs scientifiques : si les salles de classe des cours de mathématiques ou de philosophie de la nature relèvent de cette définition, on y inclura aussi bibliothèques, musées et collections, cabinets de curiosité, salons, conversations ou journaux.

tiative modeste, qui n'entend pas plus réécrire l'histoire de l'ordre fondé par François de Paule, que celle du couvent du Pincio à l'époque moderne. Nous souhaitons simplement, tout en proposant un bilan des travaux, stimuler des recherches à venir.

Liée à une histoire complexe des sources¹⁰, la bibliographie sur l'ordre des Minimes reste parcellaire, tout en présentant les principales caractéristiques de l'historiographie des ordres religieux. Elle fut longtemps confinée à l'intérieur de l'ordre, comme relevant presque exclusivement du travail de mémoire et de lecture ininterrompue des textes fondateurs, prise entre hagiographie et interprétation de l'héritage théologico-spirituel¹¹. Une tradition qui n'exclut nullement le travail de ces historiens minimes qui ont contribué à une connaissance scientifique de certains aspects de leur histoire, autour de la mise en ordre des archives ou des publications du *Bollettino Ufficiale dell'Ordine dei Minimi*¹².

En ce sens, l'historiographie des Minimes s'apparente à celle des Capucins, des Théatins ou des Jésuites¹³. Les choix variables de constitution d'un ensemble de sources, les fortunes diverses des archives au gré de contextes

¹⁰ Pour la Trinité-des-Monts, une mise au point récente : R. Benvenuto, *La chiesa ed il convento di Trinità dei Monti nella prima metà del XVII sec.*, dans *BUOM*, XLIX/2, 2003, publié en ligne : www.minimi.it/bollettino. On signalera avec lui les trois titres suivants, en particulier : P. Pecchiai, *Regesti dei documenti patrimoniali del convento romano della Trinità dei Monti*, dans *Archivi d'Italia*, XXV, 1958, p. 131-224; A. Galuzzi, *Il Cod. 1 del fondo «Trinità dei Monti» dell'Archivio Generalizio*, dans *BUOM*, XIII, 1967, p. 49-52; A. Galuzzi (dir.), *Pergamene codici e registri dell'Archivio Generale dei Minimi*, Rome, 1970.

¹¹ Sur le premier versant de cette historiographie, on renverra à S. Francesco di Paola, *Chiesa e società del suo tempo. Atti del convegno internazionale di studio, Paola, 20-24 maggio 1983*, Rome, 1984, et, notamment à R. Darricau, *L'historiographie française de saint François de Paule (XVI^e-XX^e s.)*, p. 333-369. Voir aussi la récente étude de G. Fiorini Morosini, *Il carisma penitenziale di S. Francesco di Paola e dell'ordine dei Minimi. Storia e spiritualità*, Rome, 2000, issue d'une thèse de doctorat en théologie sacrée sur l'aspect pénitentiel de la spiritualité des Minimes. Les deux volumes ont été publiés par la curie généralice dans la collection «Biblioteca Minima», dont ils constituent le premier et le troisième titre et témoignent du souci, commun à de nombreux ordres, d'accorder l'écriture de leur histoire aux exigences scientifiques de la discipline historique.

¹² Les travaux de A. Galuzzi sur la Trinité-des-Monts ou sur Jacquier, les recherches en cours de R. Benvenuto sur la bibliothèque de Trinité-des-Monts, relèvent de cette catégorie de travaux érudits qui jalonnent heureusement une maigre historiographie.

¹³ À propos de l'histoire et de l'historiographie des ordres religieux, il existe peu d'analyses critiques, sauf sur les Jésuites qui bénéficient d'un renouveau historiographique, depuis une dizaine d'années, sans comparaison avec celui des autres ordres, qu'ils soient anciens ou nés de la contre-réforme. Voir la mise au point la

historiques le plus souvent tourmentés ont fait un travail qui rend la tâche de l'historien plus ou moins aisée. On dispose ainsi le plus souvent, et la remarque vaut aussi pour les héritiers de François de Paule, d'histoires générales, qui tracent des généalogies de textes, des origines jusqu'à une période récente. On pourrait ainsi suivre cette entreprise à travers la série constituée par *l'Histoire générale de l'ordre des Minimes* de Louis Doni d'Atichy (Paris, 1624), prosopographie des grands hommes de l'ordre selon un classement chronologique, puis le *Chronicon generale ordinis Minimorum* de François De la Noue (Paris, 1635), jusqu'à la synthèse presque centenaire de Giuseppe Maria Roberti, ou, plus récemment, le volume d'Alessandro Galuzzi¹⁴.

Aux côtés de ces histoires générales, les provinces ou les différents établissements ont pu trouver leur historien, et c'est le plus souvent dans ce cadre que la question de la participation des Minimes à la vie intellectuelle et scientifique était abordée, à l'occasion de notices sur les plus illustres membres de la communauté étudiée. Parallèlement à ces manières internes de procéder, les entreprises d'histoire intellectuelle ou culturelle ont généralement accordé une faible importance à ces milieux, comme on peut le voir pour le cas français. On ne dispose à ce jour que de l'ouvrage fondateur de Patrick Withmore, *The Order of Minims in Seventeenth Century France* (La Haye, 1967) mais, depuis cette date, le dossier n'a pas été révisité par les spécialistes de la nouvelle histoire culturelle.

En effet, les questions que l'on peut formuler à partir de l'histoire culturelle n'articulent pas systématiquement les emboîtements d'identités, qui sont particulièrement fécondes pour comprendre l'âge moderne¹⁵. À propos des religieux inscrits dans la « République des lettres », la question apparaît d'autant plus centrale que l'idéal même qui sous-tend cette notion est profondément séculier¹⁶, et a sans doute favorisé la construction des identités intellectuelles dans une sphère publique indépendante et opposée à celle qu'avait fini par élaborer le Moyen Âge chrétien, autour de la notion de « clerc ». On peut sans doute considérer que l'une des spécificités de l'é-

plus récente dans *Annali di storia dell'esegesi*, le numéro thématique sur *Anatomia di un corpo religioso. L'identità dei gesuiti in età moderna*, 19, n° 2, 2002.

¹⁴ G. Roberti, *Disegno storico dell'ordine dei Minimi dalla morte del santo istitutore fino ai nostri tempi (1505-1907)*, Rome, 1902-1922, 3 vol. On trouvera une brève synthèse dans A. M. Galuzzi, *Origini dell'ordine dei Minimi*, Rome, 1967.

¹⁵ Sur la question des identités, voir P. Prodi et V. Marchetti (dir.), *Problemi di identità tra Medioevo ed Età Moderna*, Bologne, 2001; P. Prodi, W. Reinhard, *Identità collettive tra Medioevo ed Età Moderna*, Bologne, 2002.

¹⁶ Parmi l'abondante bibliographie sur la question, voir F. Waquet et H. Bots, *La République des Lettres*, Paris, 1997.

poque moderne, et à cet égard Rome en serait l'exemple paroxysmique comme on l'a indiqué plus haut, réside dans la nécessité de prendre en compte cette « caractéristique » dès lors qu'on étudie ces identités. Sauf à considérer arbitrairement que l'appartenance à un ordre religieux ne revêt aucune signification par rapport aux activités qu'ils ont pu avoir.

Le manque d'intérêt général pour les Minimes, en France, souffre une exception notable, celle de Marin Mersenne, membre à part entière du panthéon philosophique français, certes dans l'ombre du génie national, Descartes, mais étudié pourtant pour lui-même, comme en témoigne notamment l'important travail éditorial consacré à sa correspondance¹⁷. De cette figure majeure de la culture européenne du XVII^e siècle, il ne sera pas question ici : pas plus que l'on entend rendre compte de l'abondante bibliographie qui le concerne, on ne prétend entrer dans l'étude de son œuvre¹⁸. Celle-ci appartient à une histoire de la philosophie et des sciences de la première modernité qui n'est pas notre objet. Il convient cependant de le rappeler à la fois comme figure tutélaire de l'histoire à laquelle ce dossier voudrait apporter une contribution modeste, et comme emblème d'un ordre intéressé par la spéculation intellectuelle et l'étude, comme on le rappellera plus loin. Mais c'est bien cette figure qui a suscité les rares travaux d'histoire culturelle consacrés aux Minimes : c'est sa présence au couvent de la Place Royale, où il vécut à partir de 1619, qui justifie les enquêtes que les historiens du livre ou des milieux intellectuels y ont consacrées, toujours dans les années 1970¹⁹.

¹⁷ *Correspondance du père Marin Mersenne : religieux minime*, Paris, 1932-1988, 17 volumes. La publication, commencée par Mme P. Tannery et C. de Waard, a été complétée par un important travail d'indexation réalisé dans les années 1970 par M. Cazenave et M. Emery du Centre Koyré. Après la guerre, l'entreprise éditoriale fut poursuivie et portée à son terme par les éditions du CNRS.

¹⁸ Parmi les ouvrages les plus importants, voir R. Lenoble, *Mersenne ou la naissance du mécanisme*, Paris, 1943; A. Beaulieu, *Mersenne, le grand Minime*, Bruxelles, 1995. On notera que les historiens des *Annales* avaient non seulement noté la publication d'un ouvrage relevant principalement de l'histoire des sciences, telle que la discipline pouvait se définir à cette époque, mais qu'ils en avaient conçu un programme de travail défini par L. Febvre : voir L. Febvre, *Aux origines de l'esprit moderne : Libertinisme, Naturalisme, Mécanisme*, dans Id., *Au cœur religieux du XVI^e siècle*, Paris, 1957, p. 337 sq.; P. Redondi, *Science moderne et histoire des mentalités. La rencontre de Lucien Febvre, Robert Lenoble et Alexandre Koyré*, dans *Revue de synthèse*, 104, 1983, p. 309-332.

¹⁹ On pense tout particulièrement ici à O. Krakovitch, *Le couvent des Minimes de la Place Royale*, dans *Paris et l'Île-de-France*, 39, 1979, p. 87-258; Id., *La vie intellectuelle dans les trois couvents minimes de la Place Royale, de Nigeon et de Vincennes*, dans *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France*, 109, 1982, p. 23-175, dont on peut faire l'hypothèse qu'il s'agit des travaux issus de la thèse de l'École nationale des chartes, annoncée par O. Dresch, *Les couvents des Minimes à Paris*,

L'intérêt porté, à l'intérieur et à l'extérieur de l'ordre, à l'autre prestigieux établissement minime, le couvent romain de la Trinité-des-Monts, s'explique quant à lui par les statuts particuliers de sa fondation placée, dès les origines, sous la protection des rois de France. Cette protection est source de nombreuses exemptions. Elle est aussi source de nombreux conflits : au sein de l'ordre, entre les différentes « nations » qui le composent²⁰, mais aussi dans Rome, entre une Curie romaine et une Église française de plus en plus nettement gallicane²¹. Ainsi, alors que la figure de Mersenne éveillait du côté de l'histoire des sciences, de faibles curiosités pour les Minimes et le couvent de la place royale, les conflits politiques dont la Trinité-des-Monts était le centre, empêchaient d'une certaine manière, qu'on s'y attachât pour d'autres raisons que celles-là²². S'ajoutait la suspicion déjà évoquée des historiens des sciences pour des thèmes romains et sans lien direct avec Galilée, d'où un relatif vide historiographique autour de la participation des Minimes à l'activité scientifique romaine.

Une fois établi ce constat, reste à poser les cadres de l'analyse. La plupart des contributions qui composent ce dossier se concentrent sur une figure singulière et une partie de son œuvre, comme la plupart des travaux disponibles pointent, dès lors qu'ils s'agit de parler de Minimes savants, les noms les plus fameux : Maignan au XVII^e siècle et Jacquier au XVIII^e siècle

dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1966, p. 33-41. Quant à l'ouvrage de Whitmore, il constitue la seule synthèse à ce jour consacrée aux Minimes en France : son organisation thématique permet de relativiser le poids de Paris et du couvent de la Place Royale dans le panorama français, mais les présentations consacrées aux différents membres rappellent aussi son importance comme centre de vie intellectuelle. Voir P. J. S. Whitmore, *The Order of Minims in 17th Century France*, La Haye, 1967.

²⁰ On ne développera pas particulièrement ce point, mais il convient de rappeler que la Trinité n'est pas le seul établissement minime de Rome. On y trouve aussi en effet Sant'Andrea delle Fratte, fondé en 1585 et où les Calabrais se sont retirés en 1624 à la suite des conflits infinis avec les Français de la Trinité-des-Monts, San Francesco di Paola ai Monti édifée à partir de 1645 et San Salvatore della Corte connue depuis 1730 comme S. Maria della Luce, au Trastevere, concédée aux Minimes par Benoît XIII et hospice des pères de la province romaine. Voir G. Patriccioli, *Il collegio e la chiesa di S. Francesco di Paola ai Monti. Una istituzione calabrese in Roma*, Rome, 1954. On compte en outre un établissement féminin SS. Gioacchino e Francesco ai Monti, fondé en 1728.

²¹ La principale référence pour ces deux aspects, ayant considérablement pesé sur l'histoire du couvent de la Trinité-des-Monts, reste F. Bonnard, *Histoire du couvent royal de la Trinité du Mont Pincio à Rome*, Rome-Paris, 1933.

²² On fera mention de la seule exception connue de nous à ce jour : I. Balsamo, *La vie intellectuelle à la Trinité-des-Monts au XVIII^e siècle*, dans *Les fondations nationales dans la Rome pontificale*, Rome, 1981 (*Coll. de l'École française de Rome*, 52), p. 453-478.

se trouvent en tête du palmarès des citations. Nous souhaitons ici contribuer à deux types de réflexions, l'une concernant les interactions entre les individus et le milieu romain, l'autre centrée sur les liens (ou l'absence de liens) entre activité scientifique et identité minime. Il s'agit donc d'une part d'approfondir la réflexion sur la culture scientifique romaine de l'époque moderne, en cherchant à mesurer la place spécifique que le couvent, à travers ses membres, a occupé dans le panorama intellectuel de l'*Urbs*, et, d'autre part, d'éclairer la question du rapport de l'ordre fondé par François de Paule avec l'activité intellectuelle, et plus spécialement scientifique. Doit-elle se poser en termes de personnalités, qui seraient autant d'exceptions²³, ou alors peut-on lire l'essor ponctuel d'un bouillonnement intellectuel dans une maison donnée comme le résultat d'une « politique culturelle », voire d'une « politique de la science » ? En l'occurrence, le statut spécifique de la Trinité-des-Monts, unique établissement minime relevant du patronage royal français²⁴, justifierait-il que les supérieurs de France y envoient leurs meilleures recrues, dans un souci politique de représentation de la science nationale en constitution, notamment à partir de 1623 où l'organisation de cours érige définitivement l'établissement en centre de formation intellectuelle ? On ne prétend pas que les quelques pages qui suivent permettront de répondre à de telles questions, en particulier parce que le travail engagé sur les sources reste inachevé. On veut en revanche attirer l'attention sur l'intérêt d'un tel objet d'étude dans le cadre des travaux et débats en cours aussi bien sur la « révolution scientifique » que sur les enjeux contemporains de l'histoire des sciences de la période moderne.

Les contributions réunies dans ce dossier émanent d'historiens des sciences et d'historiens de l'art, conformément à une exigence structurelle du groupe de recherche sur la culture scientifique à l'époque moderne. Plus particulièrement, les rapports entre sciences et arts, qu'une vision contemporaine tendrait à concevoir comme anecdotiques ou ponctuels, sont au cœur de la structuration de ces deux espaces disciplinaires et de leur définition entre XVI^e et XVIII^e siècle. Le dossier des Minimes en fournit un témoignage exemplaire, comme on le verra plus loin, mais il n'est pas le seul²⁵.

²³ C'est une question qui n'est pas totalement affrontée dans les articles consacrés à ces personnalités. Voir A. M. Galuzzi, *P. Francesco Jacquier, un erudito nella Roma del '700*, dans *BUOM*, XXIV, 1978, p. 29-59; Id., *Trinità dei Monti : vita comunitaria e culturale nei secoli XVII-XVIII*, dans *BUOM*, XXV, 1979, 1, p. 74-89; H. Louyat, *P. E. Maignan (1601-1676)*, dans *BUOM*, XXIII, 1977, p. 37-62.

²⁴ Voir F. Bonnard, *Histoire...* cit., p. 81, 95.

²⁵ Voir A. Carlino, *Tre piste per l'Anatomia di Juan de Valverde : logiche d'edi-*

Le constat de cette double présence des Minimes, en particulier de ceux qui sont passés par Rome, sur le terrain de la science et des arts, invite à s'interroger sur les éléments du dispositif de formation qui, au sein de l'ordre, pourraient stimuler cet intérêt. L'interrogation est d'autant plus pertinente que, par opposition à d'autres fondations de la période, celle des Minimes ne se distingue pas particulièrement par son caractère intellectuel, mais, au contraire, par sa dimension pénitentielle²⁶. On pense ici, et tout particulièrement dans le cadre romain, aux Jésuites, dont l'apostolat enseignant, sans avoir été une option forte des origines, a rapidement marqué la croissance, la structuration et l'intervention dans le monde²⁷. Chez les Minimes, au contraire, l'absence de tout texte équivalent aux *Constitutions* ou à la *Ratio Studiorum* jésuites, laisse l'historien désemparé lorsqu'il doit étudier certaines figures de premier plan²⁸.

Le dispositif normatif des Minimes se compose en premier lieu des règles de l'ordre qui ont fait l'objet de quatre versions différentes rédigées entre 1493 et 1506. Il s'agit d'un texte bref, d'une dizaine de chapitres thématiques divisés en paragraphes. Il est complété par les décisions prises

zione, solidarietà nazionali e cultura artistica a Roma nel Rinascimento et P. Dubourg Glatigny, *Ignatio Danti O.P. (1536-1586) : itinéraire d'un mathématicien parmi les artistes*, dans *MEFRIM*, 2002, p. 513-541 et 543-605; Id., *La « merveilleuse fabrique de l'œil » : illustration anatomique et théorie de la perspective à la fin du XVI^e siècle*, dans *Roma moderna e contemporanea*, IX, 3, 1999, p. 369-394; E. Danti, *Les deux règles de la perspective pratique de Vignole de 1583*, Pascal Dubourg Glatigny (éd.), Paris, 2003. À propos de Rome, le récent colloque sur Borromini a permis de montrer d'autres interactions entre ces deux disciplines, voir R. Bösel, et Ch.-L. Frommel (dir.), *Borromini e l'universo barocco. Catalogo*, Milan, 2000, et F. Camerota, *Architecture and Science in Baroque Rome. The Mathematical Ornaments of Villa Pamphili*, dans *Nunciatus*, XV, 2, 2000, p. 611-638.

²⁶ Voir G. Morosini, *Il carisma penitenziale...* cit., en particulier le chapitre 8, « La tipologia specifica dell'ordine dei Minimi ». On notera que parmi les spécificités sont identifiées la prière et le jeun, le silence, la prière, la pauvreté. Le quatrième vœu de « vie quadragésimale » est particulièrement étudié aux pages 366 à 387.

²⁷ Voir notamment A. Romano, *Modernité de la Ratio Studiorum (Plan raisonné des études). Genèse d'un texte normatif et engagement dans une pratique enseignante*, dans É. Ganty, M. Hermans et P. Sauvage (dir.), *Tradition jésuite et pratique pédagogique. Histoire et actualité*, Namur-Bruxelles, 2002, p. 44-87.

²⁸ Cf. O. Krakovitch, *La vie intellectuelle...* cit., p. 23-175, et particulièrement p. 52-57. L'auteur rappelle par exemple l'ordonnance d'août 1707, prise par le correcteur général Joseph Gaseli : « ayant remarqué un abus intolérable dans les écoliers qui perdent leur temps et se gâtent l'esprit par la multiplicité des livres qu'ils se donnent la liberté de prendre dans la librairie, nous défendons, conformément aux règlements de la province et aux ordonnances générales d'avoir dans leurs chambres d'autres livres que ceux qui seront agréés de leur vénérable père lecteur » (p. 53).

dans le cadre des chapitres généraux réunis tous les trois ans. Les *Regole di San Francesco di Paola* (Paola, 1987) rappellent, si besoin était, que l'une des principales finalités des Minimes réside dans la vie contemplative qui trouve son inspiration dans celle du fondateur et des idéaux quadragésimaux qu'il a défendus. Les règles de l'ordre en sont une codification à laquelle tout membre adhère. C'est dans l'espace de vie qu'ouvrent ces règles que se situent toutes les activités des frères et il revient à l'historien d'en analyser le fonctionnement²⁹. Sur ce versant normatif, la vie intellectuelle est peu présente et c'est donc par d'autres biais qu'il convient de l'interroger. Le *Manipulus Minimorum. Canonum omnium regularium ex Summis Pontificibus. S.C. Regula et Capitulis generalibus*³⁰ constitue «l'alphabet minime», qui procure des définitions pour l'ensemble des termes et notions propres à la vie de l'ordre : face au caractère rudimentaire des règles, ces termes et notions ont fait l'objet de clarifications variées dans le cadre des discussions ponctuant les chapitres généraux. Lorsque cela était nécessaire, on reprenait des définitions émanant des décrets pontificaux ou de la tradition conciliaire.

On rencontre, dans ce texte, peu de choses sur la norme intellectuelle, alors que la période est toute à la recomposition des savoirs dans le cadre de la crise de l'aristotélisme³¹. Il est cependant significatif qu'un article soit consacré aux *Literati*³². Un paragraphe bref, qui insiste principalement sur la dimension d'humilité à laquelle l'ordre se trouve attaché et qui fait écho

²⁹ Voir G. Morosini, *Il carisma penitenziale...* cit., p. 386-404.

³⁰ L'édition sur laquelle nous nous appuyons est la suivante : *Olim per P. Balthasarem D'Avila eiusdem Instituti Generalem, modo in hac 7. Editione. Per R. P. Gervasium Pizzurnum eiusdem Ordinis Lectorem Iubilatum collectus, alphabetico triplici ordine, titulorum, divisionum et additionum digestus, recognitus et auctus*, Gênes, [s.d]. Il est postérieur à la réunion du dernier chapitre général cité dans le volume (p. 27), celui de Valence, en date du 18 mai 1697.

³¹ Il ne nous paraît pas opportun de reprendre ici l'abondante bibliographie sur la question, dont la *Cambridge History of Renaissance philosophy*, Ch. B. Schmitt et al. (éd.), Cambridge, 1988 constitue assurément une des meilleures synthèses. Des remarques intéressantes sur cette question dans O. Krakovitch, *La vie intellectuelle...* cit., p. 52-57.

³² *Manipulus Minimorum. Canonum omnium regularium ex Summis Pontificibus. S. C. Regula et Capitulis generalibus. Olim per P. Balthasarem D'Avila eiusdem Instituti Generalem, modo in hac 7. Editione. Per R. P. Gervasium Pizzurnum eiusdem Ordinis Lectorem Iubilatum collectus, alphabetico triplici ordine, titulorum, divisionum et additionum digestus, recognitus et auctus*, Gênes, s.d., p. 137 : «*Primogenitura. Quantumcumque Literati, ad hunc Ordinem Minimorum undecumque venientes, in suae receptionis post professionem loco, simpliciter sedeant. Neque alicui, etiam praestantissimo viro, sic stare molestum sit; cum Rex Gloriam sic pro nobis vermiculis in pulvere humiliter sederit. Sub poena perpetua privationis Primogeniturae*».

à la dimension ascétique de sa spiritualité. L'accueil, même des plus brillants, est concevable, mais ce ne sont pas leurs qualités intellectuelles que l'on entend valoriser dans la communauté. Dans le même esprit, le paragraphe consacré au maître des novices insiste sur ses qualités morales : celui-ci doit être un prêtre, âgé d'au moins trente-cinq ans et ayant fait sa profession depuis au moins dix ans. S'il s'agit d'un *socius*, il aura au moins trente ans, ses principales qualités doivent être la bonne doctrine et la vie exemplaire, dans l'oraison et la mortification³³. Cette relativisation des valeurs de l'intelligence a son pendant dans le reste du texte normatif, à travers la faible place qui est faite aux outils et aux productions intellectuelles. Par exemple, la question de la censure est évoquée en des termes plutôt vagues, où il est question « d'affaires graves » sans autre explication³⁴. L'extrait énonce une règle d'où ne ressort aucune attention particulière aux questions de doctrine ou d'uniformité doctrinale, question qui, à l'inverse, se trouve au cœur du processus et du dispositif normatif de la Compagnie de Jésus³⁵. Elle revient cependant dans d'autres articles consacrés à l'édition des livres³⁶, aux lectures de livres interdits et aux bibliothèques³⁷, aux soutenances de thèses : les instances de contrôle existent, dans le cadre d'un monde hiérarchisé et structuré en communautés numériquement faibles.

Quant aux études, elles font l'objet d'un chapitre relativement long, qui s'ouvre sur la nécessité d'y pourvoir (humanités, philosophie et théologie) dans au moins un établissement de chaque province. Les frères ne sont pas autorisés à suivre des cours en dehors de ces centres³⁸, sauf à l'université de Salamanque et à celle d'Alcalá. Chaque centre de formation est doté d'au

³³ *Ibid.*, p. 139.

³⁴ « *Causa*. Superiores non imponant censuras, nisi pro gravibus causis, quae presentaneum exigunt remedium, Corrector autem non nisi cum maturo Seniorum consilio, et diligenti deliberatione, et pro causa urgente, non autem pro levi, ut est horti ingressus, minima res perdita, et similia [Cap. 4. Gen. 13].

Episcopus. Contra nos, et nostra loca ab Episcopo latae Censurae, et formati Processus, nullius sunt valoris in utroque foro. Sixtus IV [const. 2 §. 10 & 12].

Publicatio. Regulares publicare tenentur Censuras & Interdicta à Papa, vel Ordinario emanata, ipso Ordinario sic mandante [Trid. sess. 25. de regul. c. 12]» (*Manipulus Minimorum...* cit., p. 34).

³⁵ Voir notamment A. Romano, *Pratiques d'enseignement et orthodoxie intellectuelle en milieu jésuite (seconde moitié du XVI^e siècle)*, dans S. Elm, E. Rebillard et A. Romano (dir.), *Orthodoxie, christianisme, histoire*, Rome, 2000 (*Collection de l'école française de Rome*, 270), p. 241-260.

³⁶ *Manipulus Minimorum...* cit., p. 124.

³⁷ *Ibid.*, p. 135-136.

³⁸ *Ibid.*, p. 199 : « *Universitatis Scholas seu alterius Praeceptoris extra ordinem, ac-*

moins un *lector*, éventuellement de plusieurs, selon les compétences mobilisables. La théologie constitue la colonne vertébrale de l'enseignement autour de laquelle s'articule la didactique des langues des textes sacrés : hébreu, grec et latin, ainsi que l'arabe dans les centres les plus fameux. D'autre part, les seules soutenances de thèses prévues concernent la théologie³⁹. Enfin, la référence doctrinale est celle de Thomas d'Aquin, selon une formule commune à d'autres ordres aussi⁴⁰. Au total, le descriptif est léger et constitue une nouvelle preuve de la faible importance accordée à des activités intellectuelles qui ne correspondent en effet à aucune spécificité des Minimes. Dans cet ordre d'inspiration assurément médiéval, la *Ratio Studiorum*, rédigée par le Français Nicolas Lesguiller et publiée en 1639⁴¹, ne donne pas à lire, *in fine*, un règlement développé des études malgré un titre fortement connoté en ce sens⁴². Il s'agit au contraire d'un plaidoyer pour les études, qui est révélateur, *a contrario*, des résistances qu'elles suscitent⁴³.

cedere nulli nostrum permittitur studenti causa Humanitati, Philosophiae, Theologiae vel cuicumque alteri Disciplinae».

³⁹ Le texte prévoit que huit thèses de théologie, choisies par le général, soient défendues à l'occasion de la réunion des chapitres généraux. Quatre lecteurs sont des représentants de la nation dans laquelle se tient le chapitre, et deux appartiennent aux deux autres nations. En outre, une commission de réviseurs des thèses soutenues est nommée pour chaque province, en vue de donner son approbation. On mesure combien, à travers ce dispositif, la question de la diversité des cultures nationales, notamment en théologie, joue un rôle important dans cet ordre composé principalement d'Italiens, d'Espagnols et de Français dont les différends théologiques sont demeurés importants.

⁴⁰ *Manipulus Minimorum...* cit., p. 201 : «*Sequantur Lectores nostri Angelicam D. Thomae doctrinam, quantum fieri potest. Et cohortantur studio quo potest maiori, ut ab scopo tanti Doctoris nunquam discedant*». On voit ici la cohérence entre ce choix et celui d'autoriser les membres à ne suivre éventuellement que les cours des deux universités espagnoles indiquées.

⁴¹ *Ratio studiorum seu facilis et compendiosa ad scientias capessendas strata via, in gratiam meorum, eiusque etiam alii (si non displicet) utilis ac profutura. Cui opportunus accessit Tractatum de Spiritu ordinis seu Religionis, communibus plurium sermonibus ita dictus, illis an aequae compertus, addubito*, Paris, 1639.

⁴² Il s'agit ici de la référence jésuite qui ne peut pas avoir échappé à son auteur. Voir *Ratio studiorum. Plan raisonné et institution des études dans la Compagnie de Jésus*, édition bilingue latin – français, présentée par A. Demoustier et D. Julia, traduite par L. Albrieux et D. Pralon-Julia, annotée et commentée par M.-M. Compère, Paris, 1997.

⁴³ *Ratio studiorum seu facilis et compendiosa ad scientias capessendas strata via...* cit., p. 7 : «*Ad tenuitatis argumentum humanae scientiae nostrae, hoc vel unum satis, ne dum nimis esse posse videretur, quod necessarius as illam sit sensuum nostrorum usus. Hinc enim consequeris esse video, ut illa minus quasi defoecata, seu, ut loquuntur Philosophi, sit a materia minus abstracta, quia hi nempe sensus corporeis*

Tout au long du texte, c'est en ayant recours aux Anciens que cette position est justifiée, d'Empédocle à Galien, en passant par Démocrite, Platon, Porphyre ou Plutarque, pour les païens⁴⁴ et Origène, Tertullien ou Thomas d'Aquin pour les auteurs chrétiens.

Ainsi donc, les textes normatifs sont d'un faible recours dès lors qu'il s'agit de comprendre et d'étudier l'organisation des études dans les couvents des Minimes, y compris pour Rome. Sans doute est-il important de rappeler que celles-ci ne deviennent un enjeu important qu'avec le XVII^e siècle, puisque c'est seulement dans cette période, à partir de 1623, que le couvent de la Trinité-des-Monts accueille un *studium*⁴⁵. Poursuivant la même politique d'encadrement des études, l'autre maison romaine de San Francesco da Paola ai Monti, devient également, dans cette période, le *collegium calabrorum romanum*⁴⁶. L'enseignement qu'on a pu y dispenser n'a cependant pas toujours été en phase avec l'évolution scientifique de son temps, encore attaché, au XVIII^e siècle, à la tradition cartésienne, comme en témoigne la déception de Thomas Le Seur lors de son premier séjour romain⁴⁷. Au-delà de ces faits rapportés et répétés par l'histoire institution-

sensibilibusque prorsus sint addicti. [...] Respondebitur forsan, non omnem scientiam, experimento nostro sultam esse, aut solertia propria comparatam, sed docilitate potius, ex magistri nimirum doctrina atque opera ut plurimam haustam et acceptam.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 14-15 : «*Dices ignorantiam visibilium quorundam, qualia sunt eorum quae recensuimus pars magna, cumulatissime suppleri vel compensari scientia praestantiorum utique abstrahentium a materia, ut puta intelligibilis et intelligentis naturae ipsius utique rationalis animae. Verum quod ad hominem ipsum attinet, adhuc sub iudicelis est, incompertum adhuc est, nec omnium calculis approbatum, sit ne Rationale, hominis differentia. Ex adverso siquidem stant plerique ex veteribus philosophis? Empedocles, Parmenides, Democritus, Porphyrium, Plutarchus libro quod bruta utantur ratione, et ipse Galenus, exhortatorio ad bonas artes capessendas, scribit omnibus animantibus inesse [****], id est rationem intus latitantem : hocque hominem a brutis differre quod rationem suam verbis queat exprimere.* *Ibid.*, p. 52 «*Ingenium primum ac praecipuum sciendi organum, imo scientiae interdum etiam parens (in quibusdam scilicet solertia pollutibus) nec summum necessario requiro : (triplicis enim fortis, & quidem foelicis agnoscit ingenia ex Epicuro Seneca Epist. 52) nec Geometria iam excultum ut exigebat Plato, in eo qui in Academiam suam admittendus esset...*».

⁴⁵ On notera cependant que la visite du couvent en 1629 donne cette maigre indication : «*Habentur in eo lectionis philosophiae, et theologiae quotidie, necnon et casuum conscientiae bis in hebdomada*», cité par R. Benvenuto, *La chiesa ed il convento...* cit.

⁴⁶ G. Roberti, *Disegno storico dell'ordine dei Minimi...* cit., vol. 2, p. 162. G. Patriccioli, *Il collegio e la chiesa di S. Francesco di Paola ai Monti. Una istituzione calabrese in Roma*, Rome, 1954.

⁴⁷ Condorcet, *Éloge de Le Seur*, dans *Œuvres*, II, 1847, p. 131 : «*Ses supérieurs l'envoyèrent à Rome, au collège de la Trinité-du-Mont : on lui enseigna le système*

nelle, il est difficile de connaître le contenu de l'enseignement et nous ne disposons sur ce thème que de documents indirects et imprécis, soit les œuvres de ceux qui furent lecteurs, soit des décrets issus des congrégations, tous documents posant des problèmes de lecture qui sont familiers en histoire de l'enseignement. Mais que dit de l'enseignement dispensé l'ouvrage de tel père qui fut lecteur pendant une partie de sa carrière? Quelle traduction dans les études trouve la rédaction d'un décret sur un point spécifique de doctrine? Ces questions seront reprises plus loin, lorsqu'on étudiera quelques-unes de ces figures qui ont acquis aux Minimes un droit de cité dans la «République des arts et des sciences». À l'issue d'un premier repérage dans les textes normatifs de l'ordre, elles invitent d'ores et déjà à souligner le caractère plutôt personnel qu'institutionnel des positions et productions qu'on évoquera.

Les sources, comme la littérature secondaire, ont accordé une place particulière aux bibliothèques des couvents minimes. On y traite du fait de posséder des livres, mais aussi de leur fonction d'instrument de travail ou des conditions de leur production. La réflexion sur l'implantation des collections comme sur leur organisation est présente dans différentes sources. Ainsi, pour l'organisation des bibliothèques des couvents minimes, on dispose de l'ouvrage de Pierre Blanchot (1598-1637)⁴⁸, *Idea Bibliothecae Universalis* (Paris, 1631), rédigé depuis le couvent de la Place Royale, un établissement qui devait sans doute compter 17 000 livres au XVII^e siècle. Ce texte, publié par un grand érudit de l'ordre, est d'une interprétation difficile, puisqu'il s'agit d'un ouvrage incomplet. Il avait cependant un objectif ambitieux de couvrir tous les domaines du savoir, comme en atteste le sous-titre de cette «œuvre sacro-profane»⁴⁹.

S'ouvrant sur un frontispice illustrant le thème de la piété filiale, l'ouvrage *in-folio* est composé d'une préface de quatre pages et du texte proprement dit, d'une même longueur. Dans la préface destinée à présenter son travail, l'auteur s'adresse aux théologiens, confesseurs, canonistes, juristes,

des tourbillons [...] Ce système si brillant ne lui parut qu'un roman sans intérêt et sans vraisemblance».

⁴⁸ Voir G. Roberti, *Disegno storico dell'ordine dei Minimi...* cit., vol. 2, p. 587 : Blanchot avait aussi un grand projet de *Biblioteca Sanctorum et antiquorum Patrum concionatoria*, poursuivie, à sa mort, par plusieurs de ses coreligionnaires et publié à Paris en 1643.

⁴⁹ P. Blanchot, *Idea Bibliothecae Universalis, omnium rerum, quae litteris ad haec mandatae sunt, continua serie ordine alphabetico digeritur : perpetua Doctrinae successio, servata temporum ratione, in quavis materia exhibetur : atque Auctorum ipsorum editiones pro tempore, & loco quibus prodierunt singulae recensentur. Opus Sacro-prophanum*, Paris, 1631.

politiciens, médecins, historiens, philosophes, mathématiciens, philologues et professeurs de tous les arts. Il explique pourquoi il a cherché à réunir dans un même opuscule l'ensemble des ouvrages pouvant servir d'outils bibliographiques, de ressources thématiques. Le texte est ensuite divisé en brefs chapitres par matières : «*bibliotheca universalis*», «*bibliotheca patrum et eorum qui suis operibus hunc titulum praefixerunt*», «*bibliotheca theologica positiva*», «*bibliotheca theologica scholastica*», «*bibliotheca ecclesiastica*». Suit une série de chapitres consacrés aux ordres religieux, qui ne comptent qu'un ou deux titres (les ordres représentés sont les Carmes, les Augustin, les Bénédictins, les Chartreux, les Mineurs, les Dominicains, les Jésuites), puis les livres de droit, d'histoire, ceux qu'il range sous le titre de «*bibliotheca nationalis*», puis les ouvrages de philosophie, de médecine, et les ouvrages de manuscrits. On notera en outre que la sélection, dans chaque paragraphe, est arbitraire, du moins elle ne prétend pas à l'exhaustivité. Par exemple, dans la rubrique consacrée aux bibliothèques universelles, alors que Blanchot cite ailleurs d'autres ouvrages de Possevino, on ne rencontre pas la *Bibliotheca selecta*⁵⁰. Au total, l'ouvrage paraît prometteur à l'heure où la réflexion sur les bibliothèques et les systèmes de classements se développe, à Paris comme à Rome. C'est en effet dans ces années que Gabriel Naudé rédige son *Advis pour dresser une bibliothèque* (1644) et que se constitue parallèlement la profession de «bibliothécaire»⁵¹.

D'autres indices invitent à considérer que, au moins dans les couvents majeurs, une réelle attention est portée aux livres. La bibliothèque de la Trinité-des-Monts, – dont on connaît un état en 1600 par un inventaire manuscrit dressé par le correcteur général du couvent Jérôme Durand, en cours d'édition par R. Benvenuto –, semble avoir un fonds important, avant même que l'établissement ne soit consacré aux études. De même, dans sa fameuse description des hauts lieux de la vie romaine à la fin du XVII^e siècle, l'abbé Piazza consacre une notice importante au *collegium calabrorum romanum*, indiquant que sa réputation s'accroît, vers la fin du XVII^e siècle, grâce à une riche bibliothèque, qui reçoit notamment les legs de l'avocat Carlo Selvago, et ceux de Pietro Moretti, de livres de sciences et

⁵⁰ A. Possevino, *Bibliotheca selecta de ratione studiorum, ad Disciplinas, et ad Salutem omnium entium procurandam. Recognita novissime ab eodem, et aucta, et in duos tomos distributa...*, Venise, 1603, 2 vol.

⁵¹ Sur les liens entre G. Naudé et P. Blanchot, mentionnés par O. Krakovitch (*La vie intellectuelle...* cit., p. 58), on ne dispose d'aucune information.

de médecine⁵². Pour les couvents français, on dispose d'informations relativement précises qui soulignent également la richesse relative des fonds⁵³.

Parallèlement, certaines sources permettent de mesurer l'attention qui était accordée à la bibliothèque en tant que lieu, et aux aménagements qu'elle suscite en conséquence. Dès la fin du XVII^e siècle, celle du Pincio est décrite par des visiteurs enthousiastes⁵⁴. Cette description semble faire écho aux réflexions de N. Lesguiller, dans cet extrait de sa *Ratio Studiorum* :

⁵² *Euseuologio romano, ovvero delle opere pie di Roma...*, dell'abate Carlo Bartolomeo Piazza, de gli oblati di Milano, consultore della sacra congregazione dell'Indice, et arciprete di S. Maria in Cosmedin, Rome, 1698, livre XIII : «Delle pubbliche e private celebri biblioteche», chap. 22, p. cxlv, sur S. Francesco di Paola. Au moment de la fondation par Giovanni Pizzullo, on note un don de livres «meramente necessari per i loro studii [...] D. Carlo Selvago della città di Terra Nuova pubblico Lettore di Legge nell'Università della Sapienza di Roma, l'arrichi di tutta la sua libreria legale. E suoi copiosi manoscritti. Ma aggiungendovi poi Pietro Moretti Romano, medico famoso, tutti i suoi libri di medicina, con molti altri suoi geniali, e di tutte le materie, e scienze, e arrivata questa libreria sopra il numero di 5000». Il faut noter que cette bibliothèque est ouverte au public au moment de la description de Piazza.

⁵³ À propos des bibliothèques de l'ordre, voir par exemple P. J. S. Whitmore, *The Order of Minims...* cit., p. 120-131; O. Krakovitch, *La vie intellectuelle...* cit., p. 57-108, très fourni notamment sur la bibliothèque du couvent de la Place Royale, qui compte vingt mille volumes à la fin du XVIII^e siècle (la description du fonds scientifique se trouve p. 82-83). Beaucoup plus récemment, deux contributions consacrées aux établissements de Dole et Béziers ont confirmé la très forte présence de la théologie dans des listes de livres à peine ouvertes aux sciences : M. Vernus, *La bibliothèque des Minimes de Dole en Franche-Comté*, dans B. Dompnier et M.-H. Froeschlé-Chopard (dir.), *Les religieux et leurs livres...* cit., p. 73-86; J. Fouilleron, *Tradition et modernité dans le miroir des livres. La bibliothèque des Minimes de Béziers à la fin du XVIII^e siècle*, dans *ibid.*, p. 87-108. En outre, l'étude de J. Fouilleron consacrée à celle de Béziers (*Mémoire religieuse ou religion de la mémoire? Les Minimes de Béziers et leurs livres (1609-1790)*), dans *LIAM. Bulletin du Centre d'histoire moderne et contemporaine de l'Europe méditerranéenne et de ses périphéries*, 1999, 3, p. 80-82) ne signale, parmi plusieurs milliers d'ouvrages conservés avant la Révolution, que cinq titres relatifs aux sciences : la *Sphère* de Christopher Clavius, celle de Jean Lhoste, la *Margarita philosophica* de Gregor Reisch et deux ouvrages de géographie.

⁵⁴ *Eusologio...* cit., livre XVIII, chap. 18, «della Trinità dei Monti», p. CXXXIX : «[...] la libreria la più nobile, la più ariosa, commoda, ornata luminosa e allegra, che per avventura sia senza invidiosa iperbole, di tutte le librerie di Roma. Godeva già questo esemplarissimo Monastero, come riferisce l'erudito Bellorio, una buona libreria sacra, e morale, di libri di tutte le scienze, et lettere umane di bellissime impressioni antiche, e moderne, ma crescendone il numero in stanza angusta, e incommoda, presero i padri una generosa risoluzione della nuova fabrica... Fù mirabilmente accresciuta in pochi anni di copiosissimi libri che la rendono d'ogni parte celebre».

Opportunus hic quidem instituendae bibliothecae locus, nisi angustior aliquanto, ad illius capiendam amplitudinem, cuius ordinandae si quis me doctior vellet provinciam suscipere, tantum abest ut de praerepta mihi huius opusculi gloria, aut officii publici merito subducto quidquam quereret : quin et ingenue fatear magno me devictum iri beneficio⁵⁵.

De fait, tout au long du XVII^e siècle, celle de Rome fut au centre des attentions de la communauté, puisque le nombre d'achats et d'acquisitions croissant, elle fut transférée en différents endroits du couvent⁵⁶. Parallèlement, les comptes de l'établissement pour 1650 révèlent un problème de gestion récurrent, qui complique les achats de livres et explique aussi que nombre des richesses imprimées des établissements appartiennent en propre aux membres de la communauté.

La bibliographie disponible fait fréquemment allusion à cette dimension personnelle de la question des livres. On dispose de peu de témoignages directs et les deux exceptions qui concernent Rome appartiennent au XVIII^e siècle. Les archives générales de l'ordre des Minimes conservent des informations sur les livres de Jacquier, qui seraient au moins au nombre de quatre cent. C'est en effet ce chiffre qui est donné dans un document qui porte indûment le titre d'«inventaire de la bibliothèque», et contient une série d'informations sur la vie de la bibliothèque (achats, succession, inventaires...), ainsi qu'un inventaire des ouvrages versés dans le fonds commun, dans le cadre de sa succession, à sa mort en 1788. Puis, dans un état de la bibliothèque daté de 1797, il est précisé que seuls 95 des 400 ouvrages que constituaient ce fonds ont été conservés, les 305 autres ayant été vendus⁵⁷, ce qui serait la preuve des difficultés économiques persistantes notamment dans cette période de troubles et de guerre⁵⁸. Quoi qu'il en soit, les chiffres mentionnés révèlent un «patrimoine personnel» non négligeable. Il est fort peu comparable à celui dont Dominique Magnan fait état dans un document difficile à interpréter (voir annexe 1), mais qui retiendra ici l'attention, pour la mention qu'il fait des ouvrages acquis pour son usage personnel : «[...] les grands dictionnaires de Trévoux [*Mémoires* publiés entre 1701 et 1767], de l'Encyclopédie [publiée entre 1751 et 1772], de [Charles] du Cange [*Glossarium*, Paris, 1678], de [Johan Jacob] Hofman [*Lexicon universale*, Bâle, 1677], de [Ephraim] Chambers [*Cyclo-*

⁵⁵ N. Lesguiller, *Ratio...* cit., p. 63.

⁵⁶ Voir R. Benvenuto, *La chiesa ed il convento...* cit, p. XXX.

⁵⁷ Rome, AGM, tomo 7, fol. 19r à 21v et fol. 23r.

⁵⁸ Dans cette même source, Rome, AGM, tomo 7, fol. 269, un témoignage de 1766 souligne que Jacquier empêche les visiteurs de contrôler les livres qu'il détient : la mention est d'une interprétation difficile dans la mesure où elle ne permet pas de comprendre s'il s'agit des visiteurs internes, ou des hôtes étrangers.

pedia, Londres, 1728], de la Fable, de la Bible, de [Louis] Moréri [*Le grand dictionnaire historique*, Lyon, 1674], de [Antoine-Augustin Bruzen] de la Martinière [*Grand dictionnaire géographique et critique*, La Haye, 1726-1739], etc., qu'il s'est procurés à la sueur de son front, et qu'on lui retient depuis deux ans»⁵⁹. Ces ouvrages devaient, à ses dires, servir à la rédaction d'une sorte d'encyclopédie, «ouvrage le plus étendu qu'on ait jamais imprimé en faveur de la bonne éducation, de la politique, des mœurs, de la religion et de la morale»⁶⁰. Que ce soit pour Jacquier ou pour Magnan, la possession et l'usage de livres correspond à des intérêts personnels, auxquels il semble que la communauté prête peu d'importance, sans doute moins pour des raisons de principe que de comptabilité.

En Italie comme en France, les Minimes occupent une place qui est loin d'être négligeable dans le panorama des religieux savants. Si, comme on l'a vu, l'ordre ne semble pas avoir institutionnellement favorisé les études, du moins ne les a-t-il pas empêchées et il a parfois encouragé leur diffusion⁶¹. Certains de ses membres, qui avaient pu acquérir leur formation dans d'autres ordres⁶², sont parvenus à un haut niveau de connaissance et ont traduit leur curiosité pour le monde dans une production scientifique parfois abondante. S'ils n'atteignent pas tous la renommée de Marin Mersenne, quelques représentants de ces figures singulières suivent des parcours originaux qui méritent d'être esquissés⁶³. À Rome, en particulier, Emmanuel Maignan (1601-1676) apparaît, au milieu du siècle, comme une personnalité intellectuelle de premier plan marquée par une tentative de concilier savoir scolastique et expérience, à travers une critique forte de l'aristotélisme⁶⁴. Formé dans son enfance chez les Jésuites, son activité d'enseignant en mathématiques, tant au couvent de Toulouse qu'à la Trinité-des-Monts, lui permet d'accomplir une œuvre de physique

⁵⁹ Vatican, Archivio Segreto, Ordini religiosi, Minimi, doc. 1, lettre de Dominique Magnan à Pie VI du 10 février 1796.

⁶⁰ *Ibid.*.

⁶¹ C'est ce que semble indiquer ce témoignage à propos du couvent de la Place Royale, vers le milieu du XVIII^e siècle : «Observations sur les sourds et sur l'oreille de tortue de Charles Plumier. Remise à l'auteur par les Minimes de la Place Royale», Gautier d'Agoty, *Observations sur l'histoire naturelle, sur la physique et sur la peinture*, Paris, 1752, I, p. 131.

⁶² On rappellera que Mersenne comme Maignan se sont formés auprès des Jésuites.

⁶³ Voir C. Goldstein, *L'Honneur de l'esprit : de la «République des mathématiques»*, dans *Dire et vivre l'ordre social en France sous l'Ancien Régime*. Textes réunis par F. Casandey, Paris, 2005, p. 191-230.

⁶⁴ H. Louyat, *P. Emmanuel Maignan (1601-1676)*, dans *BUOM*, XXIII, 1977, p. 37-62.

originale, fondée à la fois sur l'observation des états et des phénomènes comme le vide ou la pression atmosphérique, ainsi que sur l'étude des modalités et des conditions de perception, en particulier l'optique. Pendant ses années romaines, il travaille principalement à ce second aspect de son programme de réévaluation des sciences physico-mathématiques en publiant sa *Perspectiva horaria* (1648), dédiée au cardinal Bernardino Spada⁶⁵.

Lorsqu'en 1650 il quitte Rome pour retrouver Toulouse, sa ville d'origine, Maignan se concentre d'abord sur la publication de son *Cursus philosophicus*, aboutissement de ses riches expériences scientifiques romaines. Ses réflexions sur la nature de la matière le conduisent cependant à chercher à mettre en relation physique et métaphysique. Il élabore alors une théorie personnelle de la transsubstantiation (1661 et 1672), s'interrogeant sur la nature des accidents dans les corps physiques, qui lui vaut d'âpres polémiques. Le rayonnement de cette position et l'intérêt que certains milieux italiens lui portent sont attestés par la réédition autonome après sa mort en 1698 à Venise de son *Ad philosophiam sacram*, sur la nature des espèces eucharistiques, qui constituait la deuxième partie de son ouvrage publié en 1672⁶⁶. Son activité scientifique publique s'étant progressivement amenuisée, il consacre une bonne part de sa vie restante à défendre ses idées contre ses adversaires de toutes espèces⁶⁷.

La pensée scientifique de Maignan s'exprime aussi à travers les arts du dessin. Il est, en 1642, l'auteur de l'anamorphose de Saint-François de Paule aujourd'hui encore conservée au premier étage de la Trinité-des-Monts. Cette entreprise correspond aux années de présence à Rome de Jean-François Nicéron (1613-1646), nommé professeur de mathématiques au couvent en 1639, un an après la publication qu'il a faite à Paris d'un singulier ouvrage intitulé *La perspective curieuse*. Cet ouvrage est complété, en 1646, par son *Thaumaturgus opticus* dont la partie plus novatrice est consacrée aux pratiques anamorphotiques⁶⁸. Sa présence à Rome dépasse largement les murs du couvent de la Trinité et le contenu de ses ouvrages ne manque pas de susciter un intérêt local. Borromini avait envisagé de mettre au point, pour l'église de Saint-Yves, un chantier commencé en

⁶⁵ *Perspectiva horaria sive de horographia gnomonica tum theoretica, tum practica libri quatuor...*, Rome, 1648.

⁶⁶ G. Roberti, *Disegno storico...* cit., p. 598.

⁶⁷ Voir R. Ceñal, *La filosofía de Emmanuel Maignan*, dans *Revista de Filosofía*, 13, 1954, p. 15-68.

⁶⁸ Sur les traités de catoptrique et de perspective de Maignan et de Nicéron, voir K. Andersen, *The mathematical treatment of anamorphoses from Piero della Francesca to Nicéron*, dans *History of mathematics : states of the art*, San Diego, 1996, p. 3-28.

1643, une installation optique destinée à porter la lumière du lanternon jusqu'à l'autel du saint tutélaire : ce projet a été mis en relation avec les travaux de Nicéron⁶⁹. Celui-ci, intégré aux cercles scientifiques que fréquente également Maignan, se rend en outre dans différentes localités italiennes pour réaliser des mesures du compas magnétique.

Tout au long du XVII^e siècle, les Minimes comptent, dans leurs rangs, des scientifiques moins connus de l'historiographie. Parmi eux, le calabrais Filippo Guerra, originaire de Celico, spécialiste de philosophie naturelle, s'intéresse en particulier à la connaissance de l'apparence humaine : son volumineux traité de physiognomonie *Axiomata philosophica et medica* publié à Rome en 1667, est complété, en 1669, par les *Axiomata physiognomica et moralia*⁷⁰.

Dans cette période, l'ordre compte aussi une série de grands voyageurs plus connus pour leurs explorations scientifiques que pour leur mission évangélisatrice. Théophile Minuti (1592-1662) est l'un des premiers : il se rend au Proche-Orient en compagnie de H. de Gournay, ambassadeur de France à Constantinople et y effectue d'importantes études⁷¹. Ami de Peiresc et de Mersenne, il se spécialise dans les langues orientales, en particulier les hiéroglyphes et l'alphabet copte. Bien qu'il n'ait jamais publié, cette figure d'érudit de terrain, découvrant ici de nouvelles espèces de plantes et compilant là des informations sur la musique arabe, s'accorde assez bien avec l'intérêt affiché des précédents pour la connaissance des réalités extérieures.

Le père Charles Plumier (1646-1704) appartient également à cette catégorie des connaisseurs-explorateurs. Formé par Maignan à Toulouse, passé brièvement par Rome, il s'embarque en 1688 pour les îles Caraïbes à la demande de l'intendant des galères afin de décrire la faune et la flore locale et d'élaborer quelques remèdes contre les maladies autochtones. Ce travail d'histoire naturelle donne lieu à la publication de recueils d'estampes en 1703 puis en 1705⁷². Dans son sillage, nous rencontrons le père Louis Feuillée (1660-1732), explorateur des Amériques où il voyagea en qualité de mathématicien du Roi⁷³. Dans son œuvre principale, le journal de ses voyages

⁶⁹ J. Connors, *Virtuoso architecture in Cassiano's Rome*, dans *Cassiano dal Pozzo's Paper Museum*, Londres, II, 1992, *Quaderni Puteani*, 3, p. 23-40.

⁷⁰ G. Roberti, *Disegno storico dell'ordine dei Minimi...* cit., vol. 2, p. 496.

⁷¹ Voir P. J. S. Whitmore, *The Order of Minims...* cit., p. 201-202.

⁷² Voir *infra* la contribution de L.-H. Vignaud.

⁷³ H. Stehle, *Louis Feuillée*, dans *Hommes et destins : dictionnaire biographique d'outre-mer*, IV, Paris, 1975, p. XXX; M. Froeschlé, *Les divers aspects d'une mission scientifique au XVIII^e siècle : le voyage du père Feuillée, astronome marseillais, aux îles des Antilles*, dans *Provence historique*, 194, 1998, p. 471-493.

(1714, 1725), il fournit aussi bien le récit d'observations astronomiques que d'importantes descriptions sur la faune et la flore⁷⁴. Comme certains de ses prédécesseurs minimes, Feuillée est contraint de se battre pour défendre ses idées. En effet, ses travaux sont publiquement critiqués par l'ingénieur-architecte Amédée-François Frézier (1682-1773) et les deux hommes s'engagent dans une âcre polémique⁷⁵. Les deux protagonistes se reprochent mutuellement leur irrégiosité et leur incompétence générale. Ils soulignent leurs erreurs mutuelles, en particulier dans les cartes et les plans attachés à leurs ouvrages. Mais Frézier utilise deux arguments qui nous renvoient à l'histoire intellectuelle et institutionnelle de l'ordre : d'une part, il reproche à Feuillée de méconnaître les observations astronomiques de Newton⁷⁶, une figure scientifique qui ne commencera à être associée à la contribution intellectuelle des Minimes qu'après l'édition critique des *Principes philosophiques* par Jacquier et Le Seur. D'autre part, Frézier engage le débat sur la conception de l'athéisme chez les peuples autochtones et, de manière plus générale, soupçonne son adversaire de vouloir critiquer les Jésuites⁷⁷. Par opposition, Frézier met en avant les excellentes paroles que

⁷⁴ L. Feuillée, *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes de l'Amérique méridionale et à la Nouvelle Espagne*, Paris, 1714; *Suite du journal...*, Paris, 1725.

⁷⁵ A. F. Frézier, *Réponse à la préface critique du livre intitulé Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques du R. P. Feuillée, contre la relation du voyage de la mer du Sud de M. Frézier*, Paris, 1717; L. A. Feuillée, *Préface contenant des réflexions critiques sur différentes observations faites par M. Frézier (...) dans sa relation de voyage à la mer du sud*, dans *Journal des observations...* cit. 1725, p. I-XXXIX; A. F. Frézier, *Relation du voyage de la mer du sud aux côtes du Chili et du Pérou, [...] Avec une réponse à la préface critique du livre intitulé, Journal des Observations Physiques [...] du R. P. Feuillée, contre la Relation du Voyage de la mer du Sud et une Chronologie des Vicerois du Pérou*, Paris, 1732.

⁷⁶ Feuillée critique en effet la validité des travaux de Newton et l'usage que Frézier en fait (Frézier, 1735, p. 7).

⁷⁷ Feuillée accuse Frézier de transformer les paroles d'un Jésuite procureur des missions du Chili qui aurait prétendu que les Indiens étaient athées : «M. Frézier ne devait pas mettre ses idées dans la bouche d'un Jésuite». À cette accusation de transformation des propos du témoin, Frézier tranche : «il n'y a point de vrais athées», *Préface...* cit., p. IV. À aucun moment de ce débat, par ailleurs, les deux polémistes ne semblent pas disposés à livrer le nom de ce Jésuite qui restera donc anonyme, pour la commodité du débat toujours construit sur des discours rapportés et interprétés. Feuillée, *Préface...* cit., p. IV-V; Frézier, *Réponse...* cit., p. 8-9. Ailleurs, il critique l'intérêt de l'enseignement en théologie professé par les Jésuites de Santiago : Feuillée, *Préface...* cit., p. IX; Frézier, *Réponse...* cit., p. 15. D'une manière plus générale, on notera que l'opposition aux Jésuites est une constante des travaux scientifiques des Minimes. On pourra, à titre d'exemple et *a contrario*, s'appuyer sur l'ouvrage du Jésuite toulousain Jean Courboulez, qui prend la défense de son fameux

le *Journal* de Trévoux dispense sur ses propres travaux et signale qu'il est cité par Réaumur dans les mémoires de l'Académie royale des sciences⁷⁸; une manière de construire sa propre légitimité dans le débat et d'exclure le Minime à la fois du cercle des religieux réputés dans le public comme les plus savants, et du cénacle de la science française. Pour sa part, Feuillée, motivé par le besoin d'affirmer son autorité, se soumet complètement aux modalités du contrôle interne à l'ordre sur la publication des travaux : il ajoute à l'édition de la deuxième partie de son voyage publié en 1725 les « permissions » de Bertrand Monsinat correcteur général, qui écrit depuis la Trinité-des-Monts, de Joseph Cabasson, provincial de Provence ainsi que l'approbation de Jacques Cassini.

Le XVIII^e siècle a lui aussi sa moisson de Minimes savants, qui s'inscrivent, pour certains, dans la continuité de leurs aînés. L'œuvre de Maignan doit une partie de sa postérité aux commentaires et aux prolongements rédigés par un autre Minime, Jean Saguens (?-1718), sous le titre de *Philosophia Magnani scholastica* (Toulouse, 1703)⁷⁹, rédigé au retour de Rome où il a séjourné entre 1680 et 1685. La personnalité de Saguens, qui est aussi biographe de Maignan, nous est peu connue alors qu'il a continué, au cœur des années marquées en Italie par la condamnation des « athéistes »⁸⁰, à développer des théories atomistes. Ce n'est sans doute pas là qu'il a fait l'essentiel de sa formation (qui doit vraisemblablement remonter aux premiers enseignements d'un Maignan vieillissant), mais il est clair que la confrontation avec le milieu romain et ses innombrables intrications théologico-politiques ont constitué pour lui une redoutable mise en garde. Les opposants à la philosophie et à la théologie de Maignan se trouvent en effet aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'ordre, comme

compagnon, toulousain lui aussi, Antoine de Lalouvière, contre E. Maignan, dans *la Defensio opinionum physico-mathematicarum R. P. Antonii Laloverae Soc. Iesu presbyteri. Contra quamdam appendicem R. P. Emanuelis Maignan ordinis minimorum*, Toulouse, 1666.

⁷⁸ Frézier, *Réponse...* cit, p. 30.

⁷⁹ J. Saguens, *Philosophia Magnani Scholastica sive in formam concinniore et auctiorem Scholasticam digesta et coordinata. Complectens ex opinionibus veteris ac recentioris Philosophiae notabiliores disquisitiones, quae ad usum Scholae pro juventute instituenda desiderantur, distributa in tomos quatuor*, Toulouse, 1703. Dans cette édition, il reprend sa biographie de Maignan *De vita, moribus et scriptis R. P. E. Maignani...*, Toulouse, 1697. Cet éloge a été d'abord inséré en ouverture du texte cité ci-dessus, mais il a aussi circulé, dès cette date, de manière autonome, comme en atteste l'exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale de France.

⁸⁰ Voir V. Ferrone, *Scienza, natura, religione. Mondo newtoniano e cultura italiana nel primo Settecento*, Naples, 1982; M. P. Donato, *L'onere della prova. Medici e atomismo a Roma*, dans *Nuncius*, XVIII, 2003, p. 69-87.

Saguens en fait l'apprentissage dans les années qui suivent son retour en France.

En effet, le décret *De lectionibus et doctrina*, promulgué par le général Roslet, après son élection au généralat en 1703, et repris par le chapitre général de Pesaro en 1728, répond à la controverse sur l'atomisme – qui oppose Saguens à Francisco Palanco (1657-1720), autre Minime de la nation espagnole –, et plus généralement à la question de l'uniformité doctrinale⁸¹. Entre temps, la mise à l'index en 1707, puis le décret de condamnation par le Saint Office du 4 mars 1709 ne semblent pas avoir empêché Saguens de poursuivre sa polémique avec Palanco sur l'eucharistie⁸².

Si la majorité des membres de l'ordre est convaincue que «la science est l'ennemie de la sagesse requise pour le gouvernement»⁸³, si Saguens fait l'objet d'une grave condamnation par les tribunaux suprêmes de l'Église, il n'en poursuit pas moins la rédaction de ses ouvrages et occupe même des charges importantes au sein de la province de Toulouse⁸⁴. À l'échelle plus visible de Rome, la période est marquée par les travaux de François Jacquier. Son rôle dans la diffusion de l'œuvre de Newton n'est plus à rappor-

⁸¹ Ch. P. Martin, *Histoire du couvent royal des Minimes français de la très sainte Trinité sur le mont Pincius à Rome*, manuscrit actuellement conservé au couvent de la Trinité-des-Monts, fol. 346-347 : «une dispute assez vive entre deux lecteurs célèbres de notre ordre sur les atomes, espèces ou accidents eucharistiques que N. P. Saguens mit au jour deux ans après la mort dudit p. Roslet, sous ce titre *Atomismus demonstratus et vindicatus contra Franciscum Palanco ordine minimorum...* 1715».

⁸² J. Saguens, *Atomismus demonstratus et vindicatus ab impugnationibus philosophico-theologicis reverendi admodum patris Francisco Palanco, sacrae theologiae professoris...*, Toulouse, 1715.

⁸³ Ch. P. Martin, *Histoire...* cit., fol. 341 : «Les religieux nouveaux de sa province, pour faire diversion à sa trop grande application, le mirent à leur tête l'an 1713. La manière dont il les gouverna pendant quatre ans que dura son office [...] leur ayant prouvé que la science n'est pas ennemie de la sagesse requise pour le gouvernement, comme ils le croyaient [...] le prièrent l'an 1720 de reprendre les rênes du gouvernement, quoique presque octogénaire».

⁸⁴ Ils ne se limitent pas aux sciences physiques mais abordent également de front les thèmes théologiques antérieurement développés par Maignan. D'après les indications de Ch. P. Martin, *Histoire...* cit., livre III, fol. 341, qui précise, «voici la note de ceux que nous avons dans notre bibliothèque à l'époque de la Révolution Romaine», on compte les ouvrages suivants : *Systema Eucharisticum P. Maignani vindicatum ab impugnationibus contentis in opusculo dogmatico, quod scripsit...*, *adversus Atomos redivivas...*, Toulouse, 1705; *Atomismus demonstratus et vindicatus ab impugnationibus philosophico-theologicis reverendi admodum patris Francisco Palanco, sacrae theologiae professoris...*, Toulouse, 1715; *Systema pestis physicum*, Cologne, 1724.

ler, mais des pans entiers de son activité intellectuelle restent à explorer : c'est le cas par exemple de ses travaux de géographie, et du rôle qu'il a pu jouer dans la préparation des éditions italiennes de la *Géographie universelle* du Jésuite Claude Buffier (1661-1737)⁸⁵. Son historique de la discipline constitue une belle réflexion sur l'utilité de la géométrie pour la géographie⁸⁶. Profondément imprégnés de toutes les sciences naturelles, jouissant d'une forte reconnaissance sociale, les Pères Jacquier et Le Seur sont également appelés à jouer un rôle d'experts sur des travaux publics, en particulier en hydrographie et en architecture religieuse. Encore publiés avec les travaux d'un autre Jésuite, ceux de Luigi Gaspare Oderico (1725-1803), les travaux de Jacquier sur les horloges solaires paraissent en 1765⁸⁷.

Le sicilien Gabriele Bonomo (1694-1760) occupe lui aussi une place remarquable dans la diffusion des théories newtoniennes en Italie. Ses contributions à l'astronomie pratique sous la forme des traités de trigonométrie plane et sphérique font de Palerme un lieu important de l'histoire des mathématiques au milieu du XVIII^e siècle⁸⁸. Régent des études du collège de Sainte-Olive où il introduisit l'enseignement des sciences⁸⁹, plusieurs fois provincial, il est aussi connu pour ses intérêts concernant l'optique, la gnomonique, l'origine des logarithmes⁹⁰.

Les figures que l'on a brièvement mentionnées sans prétendre à l'exhaustivité⁹¹, s'inscrivent toutes dans leur époque : non seulement les Minimes appartiennent à leur siècle, mais plus encore, ils animent ou parti-

⁸⁵ Cl. Buffier, *Geografia universale*, Vérone, 1765, préface de l'éditeur, p. XII : « ho procurato che l'opera venisse corretta e rimodernata con l'aiuto del celebratissimo P. Francesco Jacquier dei Minimi, il di cui solo nome basterebbe a raccomandare qualunque opera ancorchè fosse ignorata ed oscura ».

⁸⁶ Fr. Jacquier, *De origine et progressu geographiae*, dans *Appendix triplex notitiae orbis antiqui*, Leipzig, 1776, p. 5-20.

⁸⁷ Fr. Jacquier, *De veteri quodam solari horologio nuper invento epistola*, publié dans le même volume que L. G. Oderico, *Dissertationes et adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, Rome, 1765.

⁸⁸ G. Bonomo, *Trigonometria piana e sferica*, Palerme, 1754; *Orografia*, Palerme, 1758.

⁸⁹ G. M. Roberti, *Sant'Oliva, ovvero la chiesa e il convento di San Francesca di Paola in Palermo*, Palerme, 1905.

⁹⁰ Il est responsable de l'invention d'une nouvelle horloge qui, comme les horloges solaires, calcule des heures d'une durée différente : G. Bonomo, *Automatum inaequale sive horologium antiquum automatismatum*, Palerme, 1747.

⁹¹ On pourrait ajouter à cette liste, celle qui est fournie par les recherches de C. De Clercq, *Œuvres imprimées des Minimes de la province belge*, dans *De Gulden Passer*, 38-39, 1960-1961, p. 1-66.

cipent à des réseaux de sociabilité d'échelles et d'importances variées, qui sont une des conditions d'existence de la « République des sciences et des arts ». Loin d'être reclus dans leurs couvents, ils s'insèrent au cœur des milieux scientifiques locaux, dans des espaces nouveaux, académies, journaux, salons notamment et entrent, aux côtés d'autres religieux et de laïcs, dans les réseaux de commanditaires qui les soutiennent en échange de travaux scientifiques ou artistiques. Ainsi, le polygraphe Théophile Minuti participe, dans les années 1630, à des observations astronomiques décrites, notamment, dans la correspondance de Peiresc avec Naudé⁹². Quelques d'années plus tard, à Rome, Maignan assiste aux premières expériences sur le vide, – en compagnie de Gasparo Berti, Raffaello Magiotti et Athanasius Kircher –, qui font l'objet de différentes évocations : vers 1680, un autre lettré minime, mais qui avait sans doute peu de sympathie pour le Français mort depuis peu, Francesco Fulvio Frugoni, en propose une description ironique⁹³; alors que, plus tard, Saguens, lorsqu'il revêt les habits du biographe de son maître, ne manque pas de rappeler cet épisode avec respect⁹⁴.

Il s'agit là d'un fait important, car si la datation précise de l'expérience de Berti (à la fin des années 1630) est toujours en discussion parmi les historiens, il est clair, en revanche, qu'elle lance le débat européen sur le vide, dont on connaît la postérité tout au long du XVII^e siècle, notamment à partir des expériences de Torricelli à Florence. De l'implication directe de Mai-

⁹² N.-Cl. Fabri de Peiresc, *Lettres à Claude Saumaise et à son entourage (1620-1637)*, A. Bresson (éd.), Florence, 1992, p. 179-180, n. 11 : « Au reste, vous m'avez infiniment obligé de tant de soin que vous avez pris pour faire observer l'éclipse d'hier par l'Argoli de Padoue, le Camillo Glorioso de Naples et le Père Incofer à Rome et me tardera grandement d'en avoir les observations pour les pouvoir comparer avec celles de [...] et les nôtres tant de Mr Gassend à Digne, qui le temps lui a peu servir que du Révérend Père Théophile Minuti des Minimes, qui a tenu la place de Mr Gassendi et de Mr le prieur de la Valette... », 29 août 1635.

⁹³ F. F. Frugoni, *Il tribunale della critica*, Parme, 2000, p. 574.

⁹⁴ J. Saguens, *De vita, moribus et scriptis P. Maignani elogium*, dans *Philosophia Maignani scholastica...*, vol. 1, Toulouse, 1703, p. 9 : « At eorum meminisse, quod putem, ero injurius, si Maignano primas deferendas proclamaverim : nam vix, ac nē vix quidem interlapsus annus fuerat, quum pervulgari caepi inter Doctos Maignani nomen, et amicū ac familiare esse omnibus; iis maxime, qui rerum Physicarum ac Mathematicarum experimentis vacabant. Isti certe si quid experientur, id quasi instar omnium nominari possit, Gasparem Bertium Virum in capessendis experimentis profusissimum ac solersolertissimum : attamen aut absque illo nihil tentabat, aut si quid marti proprio confidisset, non omittebat totum referre, et sententiam reposcere decretoriam. Testem habeo casum experimenti illius circa vacuum operosi, de quo Athanasius Kircherus, Nicolaus Zucchius et alii, quamquam nec cum Gaspare Bertio, nec secum invicem satis concordēs, plura scripserunt. Vide [...] apud Maig. Phil. Nat. Cap. 20, prop. 10. ».

gnan, le témoignage est lui aussi postérieur, il est même postérieur à ses années romaines : il remonte à la première édition de son *Cursus philosophicus*, publié à Toulouse, en 1653. Mais, au-delà de sa participation directe à l'expérience et au débat romain, cette édition toulousaine renouvelle en quelque sorte l'implication du Minime dans le débat. De fait, le texte circule suffisamment pour que le Jésuite du Collège Romain, Niccolò Zucchi, – présent à Rome lors de l'expérience, auteur d'un premier commentaire sur la question en 1648, puis d'un ouvrage plus complet en 1649⁹⁵ –, reprenne l'argument en 1669 et y ajoute ses *Annotationes XX, quibus Complentur, Defenduntur, Stabiliuntur contenta in nova e machinis philosophia*⁹⁶, centrées sur le livre de Maignan⁹⁷. Quatre ans plus tard, reprenant l'édition de son cours de philosophie, Maignan revient sur l'expérience⁹⁸. De cette histoire brièvement esquissée, il ressort que sa participation aux débats sur le vide aura été continue et inscrite dans l'espace européen : elle se poursuivra au-delà de sa vie, à travers notamment les travaux de Jean Saguens, comme on l'a indiqué plus haut⁹⁹.

Certains de ses coreligionnaires ne se sont pas contentés de participer à la vie des académies et des salons, ils ont pu parfois en prendre l'initiative, dans le sillage de Marin Mersenne : c'est une académie mathématique que Bonomo réunit dans son couvent palermitain; elle est aussi un lieu d'échanges et de confrontation entre des personnages fort variés. En particulier, l'architecte jésuite Melchiorre Spedalieri (1685-1747), titulaire pendant trente années de la chaire de géométrie du Collegio Massimo de Palerme y participe. À Rome, ou plutôt entre Rome et Paris, Jacquier et Le Seur ont accumulé les reconnaissances académiques et la participation à des réseaux variés¹⁰⁰. Les conditions mêmes de l'arrivée de saint François

⁹⁵ N. Zucchi, *Magno amico non nemo ex Collegio Romano Societatis Iesu experimenta vulgata non vacuum sed plenum et Antiperistasim stabilire*, Rome 1648; Id., *Nova de machinis philosophia*, Rome, 1649.

⁹⁶ *Idem*, édition de 1669.

⁹⁷ Voir Annexe 2.

⁹⁸ Voir Annexe 3. C'est aussi dans la troisième et dernière partie de l'ouvrage, chap. XX, prop. 10, qu'il revient sur l'expérience de Berti, et sur les commentaires de Kircher et Zucchi.

⁹⁹ De fait, dans ses années romaines, Saguens «fréquenta tous les gens lettrés de cette ville et s'y acquit un grand nom» (Ch. P. Martin, *Histoire...* cit., fol. 340). Resterait à poursuivre l'enquête sur les relations romaines de Saguens et ses engagements épistémologiques.

¹⁰⁰ On pourrait même lire les remarques qui sont faites à Jacquier par le cardinal de Zelada presque comme des reproches : «Père Jacquier, nous ne sommes plus d'âge, ni vous, ni moi, à fréquenter les grands cercles. Nos cheveux blancs nous avertissent de mener une vie sédentaire et réglée» (Ch. P. Martin, *Histoire...* cit., fol.

de Paule en France et la dynamique propre au développement de l'ordre en Europe ont contribué à impliquer ses membres dans certaines questions politiques et diplomatiques, un intérêt qui s'est prolongé au cours des siècles et qui a pris avec les expéditions outre-mer une dimension particulière¹⁰¹. On rappellera brièvement que Jacquier est très lié avec «le pasteur et sa nymphe», Voltaire et Madame du Châtelet, traductrice de Newton en français, et qu'il leur rend visite durant son séjour en France de 1744¹⁰². Toutes les collaborations de Jaquier et Le Seur avec des Jésuites pendant leur longue carrière et la publication fréquente de leurs ouvrages avec ceux de membres éminents de la Compagnie de Jésus ont contribué à faire penser à une partie du public, en particulier étranger, qu'ils appartenaient eux aussi, à cet ordre qui a donné tant de scientifiques¹⁰³.

407). De même, à propos de cette réflexion du cardinal de Bernis : «Père Jacquier, si j'étais libre comme vous, je me retirerais dans mon cloître et ne paraîtrais plus aux assemblées tumultueuses des cours. Les grands repas ne sont plus faits pour des hommes de notre âge. Je ne les donne et n'y assiste que par le dû de ma place (il était ministre) et par nécessité» (*Ibid.*).

¹⁰¹ «On voit dans la bibliothèque des Minimes [de la place royale] un grand nombre de manuscrits sur la liturgie. Le célèbre docteur Launoy légua à ces religieux la moitié de ses livres qui ont contribué à enrichir leur bibliothèque, où l'on trouve plusieurs manuscrits curieux, qui contiennent les négociations des ministres de France dans les cours étrangères. On y voit encore plusieurs traités de botanique écrits de la main du fameux Père Plumier», A.-F. Prévost, *Pour et contre*, 1734, III, p. 111.

¹⁰² L. de la Beaumelle, *Vie de Maupertuis*, Paris, 1856, p. 61 : «M. de Maupertuis eut donc à Cirey deux disciples au lieu d'un. Il eut à combattre les hérésies métaphysiques de madame du Châtelet et à corriger les paralogismes que M. de Voltaire avait semés dans ses *Éléments de philosophie* newtonienne. M. Jean Bernoulli fils vint à son secours et remit madame du Châtelet dans l'étude des mathématiques et des langues, au point d'être en état de traduire Newton et de le commenter à l'aide de Clairaut. Le père Jacquier, minime français, célèbre par son commentaire de Newton se rendit aussi à Cirey». F. Rousseau (éd.), *Mémoires du président Hénault*, Paris, 1911, p. 171-172 : «J'avais passé par Cirey, où Mme du Chatelet et Voltaire m'avaient invité. Je les trouvai seuls, et un père minime en tiers, grand géomètre et professeur de philosophie à Rome».

¹⁰³ A. Koyré, *Études Newtoniennes*, Paris, 1968, p. 76 : «L'édition de Genève [des *Principes philosophiques* de Newton], réimprimée en 1760 à Cologne et en 1833 à Glasgow, est souvent appelée [...] l'édition des Jésuites, bien que la page de titre précise explicitement «*Perpetuis [...] P. Thomae Le Seur et Francisci Jacquier ex Gallicana Minimorum Familia*» [...]. L'explication de cette transformation des Minimes en Jésuites peut être trouvée dans le fait que les éditeurs de la dernière édition, celle de Glasgow [...], tout en donnant sur la page de titre à Le Seur et Jacquier leur véritable titre de Minimes [...], annoncent dans leur propre préface au lecteur que «*cujus exemplaria [...] immenso pretio parantur*», ils ont décidé de la republier; et qu'ils avaient pensé qu'ils ne pourraient mieux faire que de réaliser (sous le contrôle de

Au-delà des milieux savants, à Rome, les relations de Jacquier s'étendent à toute la société mondaine, en particulier celle des Français qu'il fréquente assidûment. Il échange certes des missives savantes avec d'Alembert, Jean-Étienne Montucla ou Charles Marie de la Condamine. Il entretient également des relations distinguées avec ses voisins, comme le duc de Choiseul, ambassadeur à Rome de 1754 à 1757 ou Charles Natoire, nommé directeur de l'Académie de France en 1751. Mais il est aussi de bon ton que les gens bien nés, lors du Grand Tour, rendent visite au savant français¹⁰⁴. Et celui-ci se plaît à entretenir ensuite des correspondances assidues avec des personnages très variés qui vont de la comtesse d'Albany, maîtresse d'Alfieri, à Marie-Anne du Bocage (1710-1802), femme de lettres rouennaise¹⁰⁵. Ainsi, comme en témoigne l'éloge de Jacquier, écrit par G. B. D'Avanzo, et publié en 1790, les amitiés et les contacts avaient pour cadre toute l'Europe des Lumières¹⁰⁶. Aussi bien reconnu par la «république littéraire [que par] la république mathématique»¹⁰⁷, Jacquier était profondément inséré dans le tissu intellectuel de la ville de Rome, en sa qualité de membre de la célèbre Académie de l'Arcadie. C'est là qu'il prononça l'éloge funèbre de son ami et confrère, le mathématicien italien Paolo Frisi, là aussi qu'il consacra ses derniers discours aux phénomènes météorologiques qu'il observait dans l'*Urbs*. Entre culture savante et culture de salon, au cœur des réseaux scientifiques, mondains et diplomatiques, il manifesta jusqu'à la fin, une curiosité ouverte sur la nature, dont il maîtri-

John M. Wright), une édition améliorée de l'ouvrage de «Le Seur et Jacquier, *Societatis Jesus Sociorum*».

¹⁰⁴ Jacquier n'est pas le seul membre du couvent à accueillir les visiteurs étrangers : plus tard, Magnan rédigea à un imposant guide-mémorial de la ville de Rome, illustré de nombreuses gravures (D. Magnan, *La ville de Rome*, 1778).

¹⁰⁵ E. Jovy, *Le père François Jacquier et ses correspondants*, Vitry-le-François, 1922.

¹⁰⁶ G. B. d'Avanzo, *Elogio del celebre P. Jacquier composto da Giovanni Battista Avanzo, conte giurisdicente della Meduna, dedicato a Sua Eccellenza il signor Bali Fasseti patrizio veneto*, Rome, 1790, p. 50 : «Fu costantissimo nell'amicizia, caratteristica della sua bell'anima, e del suo cuor ottimo; inalterabile conservolla col Mairan, Clairault, Frisi, Riccati, Boscovick, e cogli ancor viventi M. de la Lande grande matematico e astronomo, e Monsignor Benedetto Stay autore della filosofia cartesiana e newtoniana in versi aurei lucreziani [...]. Non vi era Inglese dotto d'alta condizione, il quale non cercasse di conoscerlo e di vederlo [...]».

¹⁰⁷ G. Ceruti, *Elogio funebre del P. Jacquier detto in Arcadia dall'Abate Giacinto Ceruti il di IV dicembre MDCCLXXXVIII*, Rome, 1788, p. 13-18 : «O Diofanto [...] farti alla Repubblica letteraria ed alla società colle tre nobili produzioni di ornamento non solo, ma di vera e perenna utilità e vantaggio. [...] Universale fu l'applauso della Repubblica matematica tributato a quest'opera».

sait le langage mathématique et cherchait à expliquer tous les phénomènes.

À l'issue de cette esquisse, la question qui reste posée est celle des rapports entre tous les noms qui ont été mentionnés ici : doit-on les considérer comme autant de figures singulières, exceptionnelles par rapport à la communauté dont ils sont issus? Doit-on laisser au seul hasard la responsabilité de points de convergence possibles entre certains d'entre eux? Au-delà de leurs œuvres personnelles, incarnent-ils une « science minime » comme on a pu parler parfois d'une « science jésuite »? De l'atomisme de Maignan et Saguens au newtonianisme de Jacquier, peut-on identifier les linéaments d'une épistémologie de la modernité en rupture avec celle que les institutions ecclésiastiques ont cherché à maintenir tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles?

Un tel ensemble de questions a moins vocation à introduire un dossier de publications qu'à ouvrir la voie à un programme de recherche. On se limitera donc ici à souligner quelques pistes, en faisant le souhait qu'elles invitent le lecteur à poursuivre l'enquête. La première piste concerne le rapport de ces hommes à l'institution, ou la « politique de la science » de l'institution. Depuis la lecture des textes normatifs d'une part et des œuvres d'autre part, il paraît difficile de construire un lien fort entre projet de l'institution et production ou positions de ses membres : la vocation originelle de l'ordre, entre carême et méditation, n'a pas été fondamentalement infléchie entre XV^e et XVIII^e siècle. À l'inverse, si l'assimilation, dans les textes normatifs, de l'activité intellectuelle à une forme d'orgueil répréhensible, faiblement en harmonie avec l'exigence d'humilité, est réelle, reste que, dans la pratique, les savants minimes ne semblent pas avoir souffert d'exclusions particulières. D'une part il n'existe aucun témoignage particulier de cela; d'autre part, sans que la chose soit dite clairement, les régimes d'exception ont sans doute été le moyen particulier de répondre aux besoins de ces êtres sans aucun doute minoritaires, mais non moins nécessaires dans la communauté. On reviendra notamment ici sur Saguens, dont les déboires avec le tribunal du Saint Office ne semblent pas avoir eu de conséquences sur sa position dans sa province de Toulouse, ni provoqué de vexations dont il aurait pu être la victime : au contraire, il occupe des charges importantes dans son couvent comme dans la province, il ne semble pas avoir de difficultés à publier ses œuvres, avant comme après la mise à l'Index. Dans la même lignée, les décrets des généraux ou les décisions des chapitres généraux ne semblent pas avoir particulièrement déterminé sa conduite. La rareté des sources doit-elle nous inviter à considérer que d'autres situations d'opposition ouverte avec l'institution auraient échappé au regard de l'historien? Si on ne peut éviter la question, on a en

revanche la possibilité de revenir à l'histoire manuscrite du couvent du Pincio, rédigée à la fin du XVIII^e siècle par un membre de l'ordre : la liberté de ton avec laquelle, tout au long du texte, sont abordées les questions relatives aux pères savants laisse peu de doutes sur une éventuelle difficulté à assumer cet héritage dans le cadre de l'histoire des Minimes. On proposera donc de considérer que l'engagement de Maignan, Feuillée ou Jacquier sur des territoires scientifiques est resté un choix personnel, que l'appartenance à la communauté des Minimes n'a pas entravé.

Pour autant, ces hommes ont-ils contribué à la mise en forme de positions scientifiques communes? Des points de convergence existent assurément entre certains d'entre eux, sans qu'on puisse pour autant tracer les contours clairs d'une « science minime ». Nicéron et Maignan ont partagé un même goût pour les anamorphoses et l'usage des mathématiques dans la perspective. Mais le Jésuite Kircher était lui-même intéressé par ces questions¹⁰⁸ et, à l'inverse, à leur suite, aucun autre Minime ne s'est occupé de peinture, ou de jardins mathématiques¹⁰⁹. De même, on peut mettre en rapport l'intérêt pour les sciences mixtes de Maignan, Jacquier et Le Seur : gnomonique ou hydraulique, aucun d'eux n'est resté dans un simple rapport aux œuvres écrites. Mais, sur ce terrain encore, ils se dissolvent dans le groupe de tous ceux dont les intérêts savants ne se sont pas limités à leurs études de cabinet : avec d'autres clercs, notamment jésuites, avec des laïcs, ils ont en commun l'intérêt pour les expériences, les sciences physiques, les arts mécaniques, voire les expéditions scientifiques. C'est le sens de leur participation à la « République des sciences et des arts ».

Resterait alors à explorer une troisième piste, sur la question de l'atomisme et du newtonianisme : entre Maignan, Saguens, Jacquier, le rejet de l'aristotélisme se construit-il sur une conception commune de la matière? Saguens revendique clairement une inscription dans ce type de débat, dès la publication de la *Philosophie* de Maignan¹¹⁰, et il serait intéressant de re-

¹⁰⁸ On renverra à la contribution de P. Julien dans ce dossier.

¹⁰⁹ Voir F. Camerota, *Architecture and Science in Baroque Rome...* cit.

¹¹⁰ Cet extrait du commentaire de Saguens sur la partie physique du cours de philosophie de Maignan publié à Toulouse en 1652, appartient à l'éloge, cit., p. 15 : « *suasque mentis totum impetum fixit in statuendis verissimis eorum principiis, scilicet Elementaribus, quorum multiformi combinationi per intimam particularum immissionem temperatae effectus naturae omnes, quos vel Cartesius suis materiis tribuit, vel suis atomis Gassendus, potiori iure adscribendos esse censuit, et convicit / In quo conatu ad exitum non infelicem perducto si nomen Authoris non promittit (nam audio qui susurrantes opponunt Empedoclem olim eadem principia agnovisse) ad illam appellationem frustra quoque aspiraret Cartesius, cuius materias et vorticales aerumdem agitationes nemo est, qui nesciat referendas esse ad Hypparchum, ut Atomos*

prendre son dossier dans le cadre des travaux en cours autour de l'atomisme dans la Rome de la fin du XVII^e siècle. Quels liens avec la diffusion de Newton en Italie et le rôle de Jacquier dans ce processus¹¹¹? Cette introduction n'est assurément pas le lieu d'une réponse à ces questions, du moins espère-t-on qu'elle les aura rendues pertinentes.

De l'extrait qui suit, on retiendra principalement l'importance de la circulation des hommes entre espaces, milieux et ordres religieux, entre références théoriques aussi, qui nous apparaissent rétrospectivement, comme incompatibles : la pratique de l'éclectisme reste la marque principale de ces hommes et de ces temps, à moins que nous appelions éclectisme ce lent processus, complexe s'il en fut, par lequel la science nouvelle surgit de paradigmes anciens :

Il y eut à Paris un carme déchaussé qui projeta une mission en Orient et chercha des sujets dans les diverses communautés de cette capitale. Le p. Sergent qui avait du zèle et de la science avec un grand fonds de piété, s'enrôla avec l'agrément de ses supérieurs dans cette bonne œuvre qu'il croyait être pour la plus grande gloire de Dieu. Quand ils furent en nombre compétent, ils partirent pour Rome, comme une autre fois les compagnons de st Ignace, afin d'y prendre des lettres de créance à la propagande, qui autorisassent leur mission (tout se passe bien, ils démarrent mais accident qui fait mourir le préfet et revenir Sergent à Rome où il reste). Il leur enseigna la théologie suivant les principes du p. Suarez jésuite, qu'il prit pour guide, sans cependant le suivre servilement, ni s'écarter des principes de st. Thomas contestés entre les jésuites et les dominicains. Et il sut allier avec tant de dextérité les doctrines des deux écoles dans les thèses où il était invité à argumenter, qu'il se concilia la bienveillance de tous les professeurs de théologie de cette capitale qui disaient hautement qu'il était la gloire et l'ornement de tous les français qui résidaient à Rome. [...] ¹¹².

Les articles qui suivent n'ont pas été rédigés en vue de répondre aux questions ouvertes ici. Ils émanent de presque tous les participants à la journée d'étude organisée à Rome, par l'École française de Rome, en septembre 2002 : ils y abordent des questions aussi diverses que la technique de l'anamorphose et de perspective¹¹³, les pratiques naturalistes¹¹⁴, la contribution des Minimes à la vie académique ou aux débats techniques ro-

Gassendi ad Epicurum». Un peu plus loin (p. 21), il fait allusion aux attaques de La-louvière sur l'édition de la *Philosophie* de Maignan, qui suscite un appendice de Sa-guens à l'édition de Maignan. Il mentionne aussi les attaques de l'autre Jésuite, Ray-naud, dans le cadre d'une querelle théologique sur l'eucharistie (p. 24-25).

¹¹¹ V. Ferrone, *Scienza, natura, religione...* cit.

¹¹² Ch. P. Martin, *Histoire...* cit., livre III, fol. 321-322.

¹¹³ Voir *infra*, les contributions de D. Bessot, P. Julien et C. Cåndito.

¹¹⁴ Voir *infra*, la contribution de L.-H. Vignaud.

mains¹¹⁵. Au cœur de Rome, ils ne sont sans doute pas au cœur de l'historiographie sur les Minimes, mais ils contribueront assurément à la compréhension de l'une et des autres.

Pascal DUBOURG GLATIGNY
Antonella ROMANO

¹¹⁵ Voir *infra*, les contributions de F. Favino et de M. Le Blanc et P. Dubourg Glatigny.

ANNEXE 1

Lettre de Dominique Magnan à Pie VI du 10 février 1796
(Vatican, Archivio Segreto, Ordini religiosi, Minimi, Doc. 1)

Très Saint-Père,

Prosterné aux pieds de votre Sainteté, et pénétré du plus profond respect pour elle, le père Dominique Magnan, religieux Minime, lecteur émérite en philosophie et en théologie, ci-devant local et vocal du couvent de la Trinité du Mont pendant vingt-cinq ans, et vicaire-général de l'ordre, lui représente très humblement qu'il voudrait pouvoir prolonger un silence que les besoins physiques les plus pressants, et que les douleurs les plus aiguës de l'âme et du corps ne lui permettent pas de garder plus longtemps.

Réduit depuis vingt-deux mois, à l'âge de soixante-cinq ans, à ne boire que de l'eau, et à ne manger uniquement que du pain le plus inférieur du pays, dont très souvent il lui manque le tiers de la quantité qui lui serait nécessaire – souffrant toutes les autres privations qui accompagnent nécessairement celle du pain – tombé deux fois d'inanition dans les rues publiques – privé de ses idées de quarante ans, consignées dans plus de quarante volumes qu'il a fait imprimer, et d'aucun desquels on a daigné lui laisser un exemplaire, frustré des réflexions qu'il a ajoutées à celles de tant d'écrivains, qui ont fourni les matériaux aux grands dictionnaires de Trévoux [*Mémoires* publiés entre 1701 et 1767], de l'Encyclopédie [publiée entre 1751 et 1772], de [Charles] du Cange [*Glossarium*, Paris, 1678], de [Johan Jacob] Hofman [*Lexicon universale*, Bâle, 1677], de [Ephraïm] Chambers [*Cyclopedia*, Londres, 1728], de la Fable, de la Bible, de [Louis] Moréri [*Le grand dictionnaire historique*, Lyon, 1674], de [Antoine-Augustin Bruzen] de la Martinière [*Grand dictionnaire géographique et critique*, La Haye, 1726-1739], etc., qu'il s'est procurés à la sueur de son front, et qu'on lui retient depuis deux ans, privé de ses cuivres gravés qui auraient pu lui faire gagner quelque petite chose pour diminuer quelque fois la faim, les curiaux romains lui refusant de prendre sa défense dans la crainte d'être persécutés comme lui, arrêté dans l'édition considérable de son grand et utile chose logiaire, dépouillé, à ce qu'on lui dit, de ses médailles antiques, etc., etc., souffrant enfin depuis plus de deux mois le froid le plus sensible, qui lui a procuré des douleurs de toutes les espèces, parce qu'il n'a plus les moyens de s'en garantir, il pense que dans cet état de misère, mille fois plus insupportable que la mort même sur un échafaud, et dans lequel il a été réduit, Très Saint Père, en votre respectable nom par deux ou trois personnes qui, pour contenter leur désir de gain et de cupidité, ont abusé d'une manière énorme de votre souverain pouvoir, jusqu'à mettre en contradiction votre Sainteté avec elle-même en assurant, le suppliant que depuis six mois elle avait ordonné à son supérieur de lui donner une obéissance pour le faire sortir de Rome, tandis qu'alors il n'y avait pas encore deux mois qu'elle avait dit au père maître du sacré palais de favoriser ledit suppliant pour l'impression de son chose logiaire, ouvrage le plus étendu qu'on ait jamais imprimé en faveur de la bonne éducation, de la politique, des mœurs, de la religion et de la morale, mais quoi qu'il en soit, le suppliant pense que dans la situation déplorable où il se trouve, il peut oser supplier Votre Seigneurie de vouloir bien, ou ordonner à son couvent de la Trinité du Mont, dans lequel il a resté

plus de vingt-cinq ans local et vocal et sans reproche, de lui assigner une pension alimentaire, ou, ce qui est à son grand regret de le séculariser et de le réduire à l'état de prêtre séculier, afin qu'il puisse profiter de l'offre d'un seigneur, qui lui promet de le loger et de l'entretenir, mais qui ne voudrait pas qu'à sa mort l'ordre ou ses agents vissent faire des perquisitions inquisitoriales dans sa maison sous prétexte de s'emparer d'une dépouille qu'il lui aurait procuré lui-même.

Il paraît que jamais religieux a présenté des raisons aussi légitimes pour obtenir une des deux grâces que le suppliant sollicite – aussi ose-t-il se flatter que Votre Seigneurie voudra bien lui accorder l'une ou l'autre, et il ne cessera de prier [...].

A Florence, le 10 février 1796.

ANNEXE 2

Nicolo Zucchi, *Nova de machinis philosophia*, Rome, 1669, p. 175-177.

Annotatio XX. De notatis a Patre Maignan in suo Cursu Philosophico edito Tolosae anno 1653.

Ad Dissertationem de Vacuo insertam novae de Machinis Philosophiae parte IV. Ex quorum solutione meae narrationis fides, et mutua Corporum ad impediendum vacuum cohaerentia confirmantur.

Edito Tolosae Cursu philosophico praedicto, scripsit ad me vir amiccissimus, et in omni scientiarum genere peritus in paucis; indicatis, quae mihi obiiciebantur in illo, peccariter de narratis experimento II. et de causis experimentorum, quibus tunc paucis pro me satisfacere rescribendo curavi; expectata occasione accuratioris examinis, ubi in ipso Authore legere obiecta potuissem; quae mihi oblata tandem est hoc anno 1663, praenotatis aliis, quibus alia ab aliis obiecta expenderam. In quo examine licet omittam conquiri, saepius nomine vulgi comprehendi eos, qui censent naturam aversari vacuum, et ad illud impediendum multa contra inclinationem peculiarem corporum moliri; nimirum Peripateticos in primis, et reliquos numero, et pondere extra comparationem positos; quasi nobilitas Senatus Philosophici solos admittat Democritos et proximum ordinem teneant; qui eorum placitis delectantur. Debeo tamen meam fidem, et veritatem philosophicam ab apposita falsitatis nota vindicare.

De narratis experimento II

Quod igitur spectat ad narrata a me experimento II Ipse cap. 20 quaest. 10 cum praefectus esset in fine n. 12 nolle se Patri A : Kirchero, aut mihi subtrahere ullatenus, aut negare fidem, re ipsa n. 13 falsitatis me convincere nititur, dum asserit, me aliter experimentum exposuisse, quam voce, et scripto sibi significasset ille ipse, qui experimentum fecerat...; nisi Philosophia, non solum super arenam, sed super arenulae atomos fundata, brevi corruens, suis ruinis notam tam turpem abscondat. [...] Addo, me acceptis litteris, quibus monebar de notatis in mea expositione dicti experimenti, rem totam contulisse cum spectatore, et particeps experimentorum D. Bertii eius amiccissimo, qui Patri Maignan cap. 17 Prop. X est Raphael Maionus, vir exi-

miae tum doctrinae, tum pietatis; et eum condide omnia me asserta comprobasse; et subiunxisse saepius exhibitum experimentum e sono distincte percepto, etiam ex campanula vitrea, intra ampulatam superiorem partem Tubi vitrei constitutam, postquam argentum vivum ex illa descendens, in inferioribus Tubi substitisset; sibi-queadhuc superesse simul artificium. [...]

Videat iam P. Maignan, an ratio vulgi, an vero sua ex illis, quae propos. 12 n. 2 exponit, solvat problema propositum; et ex dictis ad hoc experimentum, et ad alia praecedentia; an ratum habendum sit illud, quod tam confidenter pronuntiat propos. 10 n. 8 impossibilitatem vacui in natura; quam cum peripateticis tot non ignobiles Philosophi astruunt, probari ab ipsis Logico circulo: an potius, quod iure concludo, inconcussam persistere, directe probatam solido, et physico discursu. Et haec pauca interim adnotasse sufficiat pro necessaria defensione et maiori confirmatione eorum, quae attulimus in nova de Machinis Philosophia. Non deerit occasio in Magnetica, et Optica reiciendi alia, quae Democriti sectatores e puteo educunt, dum quilibet illorum cupit novus Author haberi.

ANNEXE 3

R. P. Emanuelis Maignan Tolosatis Ordinis Minimorum Philosophiae ac Sacrae Theologiae professoris Coursus philosophicus recognitus et auctior. Concinnatus ex notissimis civique principiis, ac praesertim quoad res physicas instauratus ex lege naturae sensatis experementis passim comprobata. Sequens pagina recensebit in hac editione accesserunt, Lugduni, ex Officina Joannis Gregoire, in vico Mercatorio, sub signo famae, 1673.

Plan de l'ouvrage :

Philosophia Rationicinii, alias dialectica seu logica. Sive prima pars Coursus Philosophici.

Caput I. De operationibus mentis, earumque tum defectibus, tum directione ac bene ratiocinandum: ubi et de nomine, obiecto, ac fine huius philosophiae

Caput II. De signis operationum mentis, ac praecipue incomplexis

Caput III. De quinque vocibus, seu de quinque praedicabilibus, vel quod idem est de universalibus

Caput IV. De divisione et definitione

Caput V. De enunciatione, eiusque speciebus

Caput VI. De enunciationum oppositionibus; aequipollentis et conversionibus

Caput VII. De discursu, eiusque partibus, legibus, ac speciebus

Caput VIII. De syllogismo eiusque figuris, et modis, atque etiam principiis quibus innitur

Caput IX. De syllogismi speciebus

Caput X. Systema logicum

Philosophia entis, alias metaphysica. Sive secunda pars Coursus philosophici.

Caput I. De axiomatis entis et postulatis

Caput II. De ente secundum quod a nobis concipitur

Caput III. De ente secundum quod verum ac bonum, atque unum est

Caput IV. De possibili et existente

Caput V. De ente prout per se est vel subsistit

Caput VI. De substantia categorica eiusque divisionibus, ubi primum pauca de praedicamentis in genere

Caput VII. De ente secundum quod alterum accidentario afficit intrinsece vel extrinsece

Caput VIII. De quanto

Caput IX. De quali

Caput X. De relatione

Caput XI. De ente prout in esse actualis suo pendet ab extrinsecis causis, atque etiam prout essentialiter per intrinseca sua principia constituitur

Caput XII. Systema metaphysicum

Philosophia naturae alias physica; Seu tertia pars cursus philosophici.